

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

SETTEVILLE Jean, *L'ange de Villon*, Bruxelles, Les éditions du Parthenon, 1962.

Cette œuvre littéraire est soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

Les enfants de Pierre Gilbert et la Digithèque ont déployé leurs meilleurs efforts pour respecter la législation applicable en matière de droits d'auteur pour obtenir le consentement du titulaire des droits de l'œuvre ici reproduite. Toutefois, le titulaire des droits en cause n'ayant pu être identifié malgré les efforts déployés, il a été décidé de reproduire l'œuvre en cause, étant entendu que celui qui serait titulaire de droits sur l'œuvre est invité à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Cette œuvre a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des œuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2009/o35681813_000_f.pdf

L'ANGE DE VILLON

© 1962 by les Editions du Parthénon, s.p.r.l.
257, Chaussée de Charleroi - Bruxelles.
Tous droits de reproduction réservés.

JEAN SETTEVILLE

L'ANGE DE VILLON

DRAME

*en un prologue, trois actes
et six tableaux*



LES EDITIONS DU PARTHENON
BRUXELLES



PERSONNAGES

François Villon.

L'ange gardien de Villon.

La muse de Villon.

Charles, duc d'Orléans.

Marie de Clèves, duchesse d'Orléans.

Thibaud d'Aussigny, évêque d'Orléans.

Bernard d'Aussigny, neveu du précédent.

Marion, fille de Paris.

La mère de François Villon.

Maître Guillaume de Villon, chanoine de Saint-Benoît,
père adoptif de Villon.

Etienne Garnier, clerc du guichet de la prison du Châtelet.

Robin Daugis

Hutin du Moustier

compagnons de Villon.

Geôlier, gardes, soldats, gens du peuple, prisonniers.

PROLOGUE

Eté 1461 — un cachot sous le château de l'évêque,
à Meung.

Scène I — Villon, puis l'ange.

VILLON. Je ne me suis jamais détourné de la terre pour mieux voir le ciel ; il me fallait la terre et le ciel, le feu et le vent.

Le vent ? la grêle ? la neige fondue qui vous gicle de partout ? Non, non ! Ce que j'ai maudit le ciel, quand j'errais par les routes ! Un toit, un bon toit, vaut mieux que le plus vibrant azur. Je suis bien mieux ici que sous la pluie du bon Dieu. Qu'il reste dehors, le ciel !

(L'ange surgit derrière Villon sans être encore vu de lui.)

Je suis seul ? Personne ne m'entend ? Alors je peux le confier au mur, au mur qui promet tout, puisqu'il sépare de tout : je crève de ne rien voir du ciel, plus encore que de male faim.

L'ANGE. Je t'apporte le ciel.

VILLON. Ai-je entendu ? Non, ces mots ont résonné au sommet de l'esprit. Mais ils ont tout leur sens. Je ne vois rien, mais le ciel est venu. Il passe dans mon sang. Je le respire ; je suis bien ; il est à moi, je suis à lui.

L'ANGE DE VILLON

Imbécile, ce mur auquel je parle me tue ! Il pleure une eau pourrie. C'est sa joie de me glacer. Il me trahit de tout son poids, de sa dureté. Il m'a trahi. Je ne suis plus seul. Qui m'a entendu ?

L'ANGE. Ton ange gardien.

VILLON. Encore un gardien !

L'ANGE. Et le plus vigilant.

VILLON. Va-t-en au diable !

L'ANGE. Tu sais très bien que c'est le seul endroit du monde où je ne puisse pas aller.

VILLON. Alors tu ne peux pas m'être utile. Que veux-tu que je fasse de toi ?

L'ANGE. Ton compagnon.

VILLON. Je n'ai pas besoin de compagnon. J'ai besoin de solitude.

L'ANGE. Nous avons même solitude.

VILLON. Tu es pire que le geôlier, plus tenace que le démon.

L'ANGE. Il ferait beau voir que je lâche prise avant lui. Croirais-tu au démon plus qu'à l'ange ?

VILLON. Je crois à la terre, à la bonne terre à vignes. Je crois à mon plaisir. Il n'est trésor que de vivre à son aise.

Quand je pense à ce chanoine épanoui près de son feu, que j'ai vu un jour par la fente d'une boiserie, et à la femme qui était auprès de lui, nue, potelée et blanche, non, rose du reflet de la flamme, j'enrage de n'avoir pas crevé la cloison, éparpillé le chanoine, et consolé la belle...

L'ANGE. Comme c'est simple ! Tout obstacle n'est pas toujours un chanoine à éparpiller. Je te vois disant à l'ami qui a le rhume :

« As-tu éparpillé le chanoine ? » au cavalier maladroit, au joueur malchanceux « Que n'éparpillez-vous le chanoine ! »

L'ANGE DE VILLON

Et crois-tu que tu serais souvent choisi comme consolation ? En serais-tu consolé toi-même ? Faire l'amour, sans amour, contre l'amour...

VILLON. Et c'est un ange qui parle ! Tais-toi, je ne suis pas prude. Les grosses Margots le savent. Mais j'ai gardé le sens de certaines limites.

L'ANGE. Tu as gardé trop de limites.

VILLON. Ah ! ça par exemple ! Mais à quoi bon disputer ? J'ai maudit l'amour.

L'ANGE. Par amour.

VILLON. Ah ! j'ai cru aimer, tu le sais bien. J'ai été dupe. Songe à Catherine de Vaucelles ! Oui, elle m'encourageait. Un soir, elle m'a donné un rendez-vous. J'y suis allé. Elle m'attendait, avec de joyeux drilles, qui m'ont battu comme toile au ruisseau. Depuis lors, quand un chien vient me lécher, je le chasse à coups de pierres.

L'ANGE. Toutes les femmes ne sont pas comme celle-là.

VILLON. Oui, Marion est plus accueillante. Mais je ne suis pas le seul reçu...

L'ANGE. Et toi, Villon, à qui es-tu fidèle ?

Scène II — Villon, l'ange, Thibaud.

THIBAUD. Eh ! bien, Villon, te repens-tu ? non ? rien à tirer de toi ?

VILLON. Pas même un pet, messire Thibaud, tant je suis à l'étroit dans ces liens.

L'ANGE DE VILLON

THIBAUD. Sois heureux d'expier.

VILLON. J'ai faim.

THIBAUD. Tu devrais avoir faim de repentir et d'absolution. Il est bon que ton corps souffre pour t'y résoudre.

L'ANGE. Une miche de pain y aiderait beaucoup.

THIBAUD. Hein ? qui est là ? un ange ? que vient-il faire ici ?

L'ANGE. Je suis à ma place auprès de lui ; et auprès de vous, sans quoi vous ne m'auriez pas vu.

THIBAUD. Vous êtes l'ange de François Villon ?

Franchement, je ne vous félicite pas. Vous manquez de vigilance, ou d'efficacité. Je n'ai pas de conseil à recevoir de vous. Pour qui vous prenez-vous ? Un ange du peuple ! Un petit ange gardien !

Vous croyez pouvoir rivaliser avec un évêque élu par l'Eglise, et qui a défendu son droit contre le pape et contre le roi de France ?

Quand je passe dans les rues, toute la foule s'agenouille sous ma bénédiction ; et ma grande chape d'or les éblouit d'un éclat plus sûr que le soleil, qui n'éclaire que les corps.

L'ANGE. Vous portez Dieu dans les rues ; je le porte dans les cœurs.

THIBAUD. Je ne m'étonne pas de votre échec. Vous toucherez à l'hérésie, je vous en avertis. N'invoquez pas les cœurs. L'Eglise ne les contrôle pas.

VILLON. Mais sacrénom un ange n'est pas de la crotte de bique ! Il faut l'écouter... il vient du ciel !

THIBAUD. Le ciel se dérobe sous tant de nuages ! Il ne saurait rivaliser avec les clartés de l'Eglise.

Ecoutez-moi, François Villon, et l'ange de François Villon. Vous ne sortirez d'ici que pour faire pénitence publique et rétracter les

L'ANGE DE VILLON

chansons injurieuses que vous faites contre moi. A ce prix vous serez libres. Vous voyez que je suis généreux comme il sied à un évêque.

VILLON. Si vous n'étiez que mitre, étole et crosse, je m'agenouillerais devant ces insignes, mais vous vous y êtes malencontreusement ajouté, messire Thibaud, et de vous voir dedans me décourage.

THIBAUD. Vous avez le temps de vous décider. Pour y être plus enclin, vous jeunerez un jour de plus par semaine.

Scène III — Villon, l'ange, puis la muse.

L'ANGE. Mon pauvre François...

VILLON. Ne te fais pas d'illusion. J'ai pris ton parti devant lui, mais je veux être libre, même de toi.

L'ANGE. La liberté, c'est le choix. Qui choisiras-tu, si tu ne me choisis pas ?

VILLON. La poésie.
(apercevant la muse qui apparaît)
Une femme ! Viens...

L'ANGE. Doucement, François.

LA MUSE (à Villon). Je suis ta muse.

VILLON. La muse ? Tu n'es pas une femme ? Je ne peux pas t'en vouloir, puisque tu es la muse.

Si une présence pouvait me consoler, oui, c'est bien la tienne.

L'ANGE. Choisis entre elle et moi.

VILLON. C'est tout choisi.

L'ANGE DE VILLON

L'ANGE. Chasseras-tu ton ange ?

VILLON. Ami, je ne te chasse pas, mais je te connais moins qu'elle.

L'ANGE. Je ne puis accepter de partage.

Scène IV — Villon, la muse.

VILLON. Viens-tu me dorer la mort ? Tout m'abandonne.

LA MUSE. Regarde ce théâtre du monde ; dans l'ombre attendent tes amis, et ceux qui le deviendront à t'écouter. Ose leur parler de toi. Leur vie est limitée. Elargis-la de la tienne. Ils aimeront te secourir. Parle.

VILLON. Oui, je vois, au-delà de ces murs, un théâtre qui m'observe. Crois-tu que ce soit pour me reconforter ? Quand on regarde ainsi, c'est pour voir souffrir. Suis-je sur l'échafaud ? Attendent-ils mon supplice ? Que va-t-on me faire ?

LA MUSE. Ils veulent te sauver. Parle-leur.

VILLON. Vous tous qui m'écoutez, qui tous avez votre démon...

LA MUSE. Prends garde, ne les heurte pas, ton salut dépend d'eux...

VILLON. Qui parle ? Est-ce moi ? ou un mannequin qui n'a pas besoin d'être sauvé ? C'est moi, il faut que ce soit moi tout entier qui m'adresse à eux tout entiers.

O vous qui préférez regarder mon démon que le vôtre...

LA MUSE. Ils vont être furieux et tu n'obtiendras rien.

Comme tu es divisé contre toi-même, mon pauvre François, quand tu n'est pas poète.

L'ANGE DE VILLON

VILLON. Aimables gens, qui semblez d'un si bon naturel ; qui êtes bons juges en poésie ; qui connaissez, bien sûr, quelque ministre, demandez-lui de me tirer d'ici.

O vous qui avez sage conduite, qui ne vous êtes jamais demandé comment faire passer des sous de la poche d'autrui dans la vôtre, qui prévoyez la suite de vos actes, votre mérite serait moins beau si d'autres ne trébuchaient là où vous avancez d'un pas égal et sûr ; intercédez pour moi. Mais à quoi bon ? Si vous êtes tels que je le disais, vous ne jouissez d'aucun crédit. Ce n'est pas à vous que je m'adresse. Mais vous qui avez trébuché, s'il y en a dans ce cercle ; ô vous, les imparfaits, je me recommande à vous, qui avez peut-être connu mes transes, ou qui les connaîtrez...

LA MUSE. Voyons, François !

VILLON. Pensez au pauvre Villon. Vous rentrerez chez vous tout à l'heure. Vous trouverez quelque chose à boire. Vous aurez votre femme...

LA MUSE. Halte-là !

VILLON. Mais moi, sans femme, ni bouillotte, ni bouillon, que vais-je devenir ? Souvenez-vous de moi. Vous tous, jeunes et vieux qui aimez la gaieté, qui êtes vifs comme dards, aigus comme aiguillons, gosiers tintant aussi clair que grelots, laisserez-vous là le pauvre Villon ?

Vous gens d'esprit, mais un peu étourdis, vous tardez trop, car il se meurt ici. Faiseurs de chansons, est-ce quand il sera mort que vous lui ferez bouillons ? Là où il est, n'entrent éclairs ni tourbillons. On lui a fait bandeau de murs épais. Laissez-vous là le pauvre Villon ? Venez le voir en ce piteux état. Il doit jeuner dimanches et mardis. Ses dents en sont plus longues que râteaux. Après pain sec, et non après gâteaux, il verse, en ses boyaux, de l'eau ! Qui me tendra une corbeille, au bout d'une ficelle, pour me remonter au jour ?

L'ANGE DE VILLON

Laissez-vous là le pauvre Villon ?

LA MUSE. Dans toute l'assemblée des vivants, il serait étrange qu'un poète ne réponde !

Il y en a un, il y en a un ! le meilleur des hommes et des poètes, le duc d'Orléans ; il pourra t'aider, lui qui est prince, et le voudra, puisqu'il est poète.

Tes paroles prenaient figure de ballade. Achève le poème et envoie-le lui. Ce sera ton salut.

VILLON. Le salut ne peut me venir de lui. Je l'ai trop mécontenté. Je lui ai volé de l'argenterie, j'ai fait la cour à sa femme, et je lui ait dit qu'il était mince poète. Rien que ça...

LA MUSE. La poésie pardonne.

VILLON. Et comment lui faire parvenir un message ?

Oh ! malheur ! voilà le geôlier.

Scène V — Villon, la muse, le geôlier.

LE GEOLIER. Quoi ! qui est là ? Qui est-elle ?

VILLON. Elle ? ma muse.

LE GEOLIER. Elle t'amuse ? tu n'as pas le droit de t'amuser. C'est moi qui m'amuserai avec vous, la belle.

VILLON. La muse à ton museau ? tu es fou ?

LE GEOLIER. Toi reste tranquille ! (*Il veut donner un coup de pied à Villon. Son pied reste suspendu en l'air.*)

Qu'est-ce que j'ai ? Oh la la ! pas moyen de ramener mon pied à terre.

L'ANGE DE VILLON

VILLON. Voilà ce que c'est de manquer de respect à une muse.

LE GEOLIER. Mais qu'est-ce qu'une muse ?

VILLON. Une dame puissante qui règne sur les pieds.

LE GEOLIER. Je le vois bien. Ah ! pardon, Madame, si j'avais su ! je me mettrais à genoux, si je le pouvais. Ah ! sacrée garce, maudite sorcière...

VILLON. Tais-toi, écoute.

LE GEOLIER. Comment écouter, sur un pied ?

VILLON. Ah ! je comprends, tu écoutes du pied, toi ?

LE GEOLIER. Toi pas ?

VILLON. Si ma dame la muse te remet le pied à terre, m'aideras-tu à jouer un bon tour à messire Thibaud ?

LE GEOLIER. Te faire évader ? Ce serait mes deux pieds qui se balanceraient au bout d'une corde.

VILLON. Non, il s'agit seulement de porter une lettre au duc.

LE GEOLIER. A notre duc d'Orléans ?

VILLON. Oui.

LE GEOLIER. C'est un bon type. Et ça embêtera Thibaud ?

VILLON. Je crois bien.

GEOLIER. Alors, ça marche.

VILLON. Et toi aussi. (*Le géôlier pose le pied à terre*).

GEOLIER. Enfin ! ah ! saleté ! ah ! belle et haute dame !

VILLON. Tu n'aimes pas Thibaud ?

GEOLIER. Quand il passe devant chez moi, mon vin devient du vinaigre.

L'ANGE DE VILLON

VILLON. Ça me m'étonne pas. Quand il passe dans le bois, le rossignol chante faux.

Aide-moi donc à lui jouer un tour. Va me chercher de quoi écrire.

(Le géôlier sort).

(à la muse). Belle muse, donne-moi ta voix. Je suis rude. Comment plaire à ce raffiné de Charles d'Orléans ? Que lui envoyer pour qu'il m'écoute ?

LA MUSE. Rien de bien malaisé pour toi, François Villon ; de la poésie.

ACTE I

Une terrasse ou une salle du château de Blois.

*Scène I — Charles d'Orléans, puis Marie de Clèves.
Charles d'Orléans rêve, accoudé à la balustrade ou à la fenêtre.*

CHARLES. Autrefois ces beaux jours de septembre m'inspiraient des chansons. Ballades et rondeaux prenaient leur vol avec les oiseaux de passage. Maintenant je me contente de suivre ces nuages, sans songer à les retenir dans mon livre de pensée.

MARIE. Monseigneur, on m'a remis pour vous une ballade nouvelle.

CHARLES. Une ballade, madame que vous êtes bonne ! J'ai beaucoup aimé en composer. C'est devenu un peu long. Mais j'aime en lire de belles. Celle-ci en vaut-elle la peine ?

MARIE. Elle est de François Villon.

CHARLES. De Villon ! Merveilleux !

Hum, il y a probablement quelques ennuis à la clef. Qu'a-t-il encore fait, le pendar ?

MARIE. Il est bien malheureux, m'a dit le messager. Votre pauvre

L'ANGE DE VILLON

Villon est enfermé dans un cachot de cette affreuse tour de Meung où les prisonniers sont si mal, où le boiteux d'Orgemont est mort en quelques mois.

CHARLES. Villon enfermé à Meung ? Cette nouvelle vous affecte fort, madame ?

MARIE. Villon est le meilleur poète de ce temps, après vous, monseigneur.

CHARLES. Et vous aimez beaucoup la poésie.

MARIE. Il serait étrange que votre femme ne l'aimât point. Tenez, mon ami, expliquons-nous. J'ai peu de goût pour les sous-entendus. Ils font trop de malentendus. Vous imaginez-vous que j'ai plus que de la bienveillance pour ce petit colporteur ?

CHARLES. Pour ce grand poète.

MARIE. J'aime comme vous ses poèmes. Et ce vagabond un peu trop inventif me parut pittoresque. Je me suis amusée de ses sautes d'humeur et de ses trouvailles d'esprit. Je les ai peut-être encouragées. J'en ai ri.

CHARLES. Et votre rire est si joli, Marie. Vous avez ri devant lui, avec lui.

MARIE. Etait-ce une faute ?

CHARLES. A vous de me le dire.

MARIE. La gaieté exclut l'ombre où se trament les fautes.

CHARLES. Votre rire est capiteux comme le vin de votre pays. Ne le savez-vous pas ? Vin de Bourgogne et vin du Rhin... Vous m'inquiétez toujours un peu ; jamais beaucoup, n'est-ce pas, Marie ?

MARIE. C'est peut-être le rôle d'une femme qui veut continuer à plaire ?

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. Peut-être, mais quand la femme est un pommier en fleur et le mari un vieux saule éploré?...

MARIE. Qui chante le printemps à toutes les saisons.

CHARLES. Riez, riez, Marie. J'aime trop votre rire pour vous le reprocher. Cependant il vous fait mal juger...

MARIE. Par des gens qui se prennent au sérieux. Vous n'êtes pas de ceux-là.

CHARLES. Je ne suis pas sérieux, à mon âge ?

MARIE. Non, monseigneur.

CHARLES. Vous me faites là un grand compliment.

MARIE. Riez donc avec moi de ce que disent ces étrangers.

CHARLES. Permettez-moi seulement, pour ne pas en soupirer, d'en sourire.

MARIE. Que vous êtes lointain ! Vous ne m'avez jamais aimée, monseigneur.

CHARLES. Notre accord est le plus doux entre nos deux saisons. Le printemps et l'automne se rejoignent parfois en quelque journée tiède et tendre, égarée en été.

MARIE. Et c'est tout de même l'été, mon ami.

Mais je vous y prends. Vous ne m'écoutez plus. Vous lisez la ballade...

CHARLES. Heureux cachot qui tinte des grelots de cette fantaisie ! Un poète à sauver. Mais avant de lui donner le large, il faut tout de même savoir ce qu'il a commis, ce vagabond. Eh ! bien, j'irai y voir.

MARIE. Où, à Meung ?

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. Dame ! Ce n'est pas Villon qui viendra me trouver. Ne me remerciez-vous pas ?

MARIE. Au fond, vous y tenez plus que moi, mon ami, à ce vagabond qui «rit en pleurs». C'est moi qui ai droit à vos remerciements pour vous avoir prévenu de sa détresse.

CHARLES. Mettons que vous ayez raison. Mettons que je vous remercie. Il m'est toujours naturel et doux de vous remercier.

(Il lui baise la main).

A bientôt, Marie.

J'espère que le duc, en moi, ne devra pas condamner le poète.

MARIE. En Villon, le poète sauvera le vagabond.

CHARLES. Dieu vous entende.

Je pense... Voulez-vous me faire chercher mon dernier cahier de vers ? J'aimerais montrer à Villon ce que nous avons écrit, mes amis et moi, depuis son départ. Je me demande s'il en sera satisfait, cette fois.

MARIE. Songez qu'il meurt de faim. Commencez par lui faire prendre de bons bouillons, puis de bons pâtés.

CHARLES. On voit que vous êtes de sang bourguignon, Marie. Vous attachez vraiment beaucoup d'importance à la table.

A ce propos, voulez-vous donner des ordres au maître d'hôtel qui m'accompagnera en voyage ? Quand vous n'êtes pas là pour le diriger, il me présente des plats invraisemblables.

L'ANGE DE VILLON

Scène II

Une salle du château de Meung.

Porte à gauche, au fond cheminée à hotte, fenêtre à droite.

Villon, le geôlier

VILLON. Pourquoi me mènes-tu ici ?

GEOLIER. Tu n'es pas content de te dégourdir les jambes ?

VILLON. J'étais très bien dans mon cachot.

GEOLIER. Ça par exemple !

VILLON. J'y étais chez moi. Comme c'est peu intime. ici !

GEOLIER. Tu redescendras toujours assez tôt.

VILLON. Que se passe-t-il ?

As-tu porté ma lettre ?

GEOLIER. Je te boucle ici et je vais gauler mes noix. (*Il sort.*)
(*Villon court à la fenêtre.*)

Scène III — Villon, puis l'ange.

VILLON. Nicolet, Nicolet !

Il ne m'entend pas ! Dire que le brave type est occupé à scier les barreaux de mon cachot, qu'il allait me hisser par le soupirail, et juste à ce moment, qu'on me déménage ici. C'est bien ma veine !

Nicolet, Nicolet !

L'ANGE DE VILLON

Nous n'avons pas trop de temps, si nous voulons dévaliser l'église... J'aimerais autant ne pas payer ce prix-là pour ma délivrance. Mais c'est pour ma délivrance. Et le compère est habile. Nous ferions des coups magnifiques à nous deux. Et après ça, quelles fêtes avec Marion.

Nicolet, Nicolet !

L'ANGE. Ne l'appelle pas. Ce ne serait pas la délivrance.

VILLON. Toi ici ? Oh ! la guigne ! Tais-toi, va-t-en !

(L'Ange disparaît).

VILLON. Nicolet, Nicolet !

Enfin, il a l'air de m'entendre. Tu ne vois pas que je ne suis plus dans le cachot, animal ! Tu as l'échelle ? applique-la contre le mur. Il n'y a personne de ce côté. L'échelle est assez longue ? oui ? oui ! attends, que je l'ai calée. Je la tiens ferme. Viens.

(Entendant du bruit, il se retourne brusquement).

Trop tard. C'est un coup de mon ange !

(A la fenêtre) Trop tard, descends, Nicolet, va-t-en. Moi ? Oh ! moi ! non, c'est impossible. Avec mes chaînes, je te prendrais trop de temps et je nous ferais pincer tous les deux. Pars, on vient. Va-t-en, Nicolet, ou bien ils te verront.

Scène IV

Villon, Charles d'Orléans, Thibaud d'Aussigny, le geôlier

CHARLES. Je suis navré de te retrouver ici, mon pauvre Villon.

VILLON. Et moi donc, monseigneur...

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. Messire Thibaud, ordonnez, je vous prie, qu'on enlève ses fers.

THIBAUD. Je ne saurais refuser, monseigneur, mais je crois de mon devoir de dire que je désapprouve.

CHARLES. Cela ne fait rien, messire Thibaud, enfin... je veux dire que ce soulagement pour le prisonnier ne tire pas à conséquence.

(Le geôlier enlève les chaînes de Villon pendant la conversation suivante)

Il faut être humain.

THIBAUD. Etre humain, c'est être faible.

CHARLES. C'est être juste. Traiter humainement les humains, c'est les traiter selon leur nature.

THIBAUD. Qui est mauvaise. L'idéal de la société est de ressembler à une belle horloge. Ce qui fausse les rouages est à élimier. Ce mal-facteur n'entre pas dans le système. J'en conclus...

CHARLES. Qu'il est le plus grand poète du siècle.

THIBAUD. Vous vous trompez, monseigneur. Au dire des connaisseurs, le plus grand poète du siècle est le duc d'Orléans.

CHARLES. Sans doute n'y a-t-il pas de mesure stricte en cet ordre de choses...

THIBAUD. La poésie est un noble amusement. Le cadet de mes neveux, Bernard, s'y essaie avec succès...

CHARLES. Je serai heureux de l'entendre.

THIBAUD. Mais n'allons pas jusqu'à mettre en balance la poésie et le bien public. Nous sommes chefs. Il nous incombe de protéger la brebis du loup. Et Villon est un loup, monseigneur, même s'il a la voix du cygne.

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. Que voilà une délicieuse image, seigneur Thibaud ! Il faudra que vous écriviez aussi des vers. Votre neveu a de qui tenir.

(à Villon) Eh ! bien François, cela me fait grand plaisir de te voir dépêtré.

(au géôlier) Enlevez cet attirail. Il m'offusque.

(le géôlier sort)

(à Villon) Viens donc ici, que nous parlions poésie.

VILLON. Que nous parlions poésie ?

THIBAUD. Poésie !

CHARLES. De quoi Charles d'Orléans et François Villon parleraient-ils d'autre ?

VILLON. Si nous parlions liberté, ce serait plus poétique.

THIBAUD. Puisque vous l'ordonniez, monseigneur, j'ai mis Villon à un régime moins sévère. Mais si vous me disiez de le libérer, je défendrais mon droit contre vous, comme je l'ai défendu contre le pape et contre le feu roi.

CHARLES. Je reconnais vos droits ; il y en a d'autres.

THIBAUD. Lesquels ?

CHARLES. Les siens.

THIBAUD. Il a perdu ses droits.

CHARLES. On ne les perd jamais tous.

THIBAUD. Ceci est de la poésie, monseigneur. Vous permettrez que je me retire, ne désirant pas troubler de ma présence une conversation que je ne saurais comprendre.

CHARLES. Comme vous voudrez, Messire Thibaud.

L'ANGE DE VILLON

Scène V — Villon, Charles.

CHARLES. François, François, comment se fait-il que je te retrouve ici ? J'espérais t'avoir remis le pied dans l'étrier.

VILLON. Il faut croire que je ne suis pas bon cavalier. Vos conseils étaient excellents, mais j'ai un peu manqué de loisir, et d'argent, pour les suivre.

CHARLES. Avec ce que je t'avais donné, il me semble...

VILLON. Il vous semble ! Il vous semble qu'une croûte de pain doive suffire à des gueux. Eh ! bien, non ; ce n'est pas assez. Nous avons aussi nos caprices ; l'argent y passe, et même l'argenterie...

CHARLES. Ne parlons plus de cela... Toujours cet esprit tourmenté, cette agitation !

VILLON. Oui, je meurs toujours de soif au bord de la fontaine, et rien ne m'est sûr que la chose incertaine. Je suis un malchanceux, un misérable. Mais six mois après notre mort, prince, quelle différence entre nous ? Ne croyez pas m'impressionner de vos conseils et de votre grandeur. Les escargots y nicheront comme dans ma misère.

CHARLES. Quel manque de goût, François ! Quels principes d'art as-tu donc ?

VILLON. Je n'ai pas de principes. La vie et la mort me parlent, et je suis leur porte-parole. Au nom du goût, que ne diminuez-vous pas ? La mort, il faudra bien la voir en face. Vous n'avez jamais osé la regarder.

CHARLES. Vous vous oubliez, Villon. J'ai vu la mort de près, à la guerre.

VILLON. Ce n'était pas toute la mort. Vous étiez dans l'action,

L'ANGE DE VILLON

vous vous sentiez prince. Vous êtes trop bien élevé pour toucher la terre, sauf en Azincourt. Vous êtes un poète pour dames.

CHARLES. Je ne puis comprendre ton acrimonie. Je n'ai jamais eu que bienveillance envers toi.

VILLON. Pourquoi n'est-ce pas moi qui aurais à vous témoigner de la bienveillance ? Je suis plus grand poète que vous, non ?

Vous aviez matière, vous prince de France, à nous donner des poèmes de feu, de fer et de combat, qui auraient perpétué l'âpreté de ce siècle. Vous aviez à venger votre père, à venger votre mère, à venger le pays. Il y avait des cris à chanter. Il y avait le cri de la France. Il y avait Jeanne d'Arc.

Elle a combattu pour votre libération. Elle a dit, elle ! qu'il lui plaisait de hasarder sa vie pour la vôtre. Et vous respiriez des roses. Vous êtes toujours passé à côté de la grandeur.

CHARLES. Qui es-tu, toi, pour m'ouvrir le cœur ? Seul mon ange peut me l'ouvrir ainsi. Et tu n'es pas un ange.

VILLON. *Mais je suis poète, moi.*

CHARLES. Eh ! bien, lis dans mon cœur, puisque tu l'as ouvert. Tu y verras celle qui a changé le siècle et la France, et que j'avais entourée de mon silence comme d'un bois sacré. Je ne l'ai pas chantée, je n'ai pas chanté Dieu. Ils dépassent de trop haut mes poèmes.

Oui, ma poésie était hors de la vie. J'étais à l'étranger, et j'étais prisonnier. Tu sais ce que c'est. Il fallait sortir de la vie pour échapper à la captivité. Je me suis fait un monde avec les saisons, avec un seul amour ; un amour fidèle. Ma femme était restée en France. Tous mes poèmes la chantaient. Et puis j'ai su qu'elle allait mourir, qu'elle était morte. Il n'y avait place que pour elle dans ma poésie. Maintenant encore, « c'est un songe que d'y penser ». Un « songe », rien qu'un songe. Mais ce souvenir m'enveloppe d'une flamme auprès de laquelle le soleil est sans force.

L'ANGE DE VILLON

VILLON. Vous aurais-je méconnu ?

CHARLES. Je n'ai admis personne à entendre mon cœur. Ma poésie est trop voilée pour ne pas être méconnue. Je ne peux pas t'en vouloir.

VILLON. Je reconnais tout à coup cette veine où vous me dépassez, la fidélité dans l'amour. Je n'avais pas saisi. Je ne suis plus humilié de dépendre de vous.

Vous comprenez, n'est-ce pas, que j'étais enragé de souffrance ?

CHARLES. J'ai passé par trop d'épreuves pour ne pas beaucoup comprendre.

VILLON. Ce n'est plus un abaissement de vous demander la vie avec la liberté. Rester ici serait mourir.

CHARLES. Je voudrais te rendre la liberté. Mais tu dépends de l'évêque.

VILLON. Vous n'allez pas me laisser dans ses griffes ?

CHARLES. Je te promets que, pour le moins, tu seras mieux traité.

VILLON. Mais vous ne me sortirez pas de ce pourrissoir ? Vous vous en lavez les mains ?

CHARLES. Je ne puis outrepasser mon droit.

VILLON. Il s'agit bien de droit, il s'agit que je vive !

CHARLES. Oui, mais comment ? Si tu veux que je tâche de te libérer, promets-moi de mener une vie digne d'un poète.

VILLON. En quoi consiste, selon vous, la vie d'un poète ? à écouter le rossignol ? Ce n'est plus la saison. Je donnerais le chant de tous les oiseaux, d'ici jusques à Babylone, pour une pinte de bon vin dans un cabaret de Paris.

CHARLES. François, tu me désoles. Ce sont mes amis, les oiseaux, quand, «dessus mainte branche fleurie, ils font joyeuse chanterie.»

L'ANGE DE VILLON

VILLON. J'aime aussi les oiseaux.

CHARLES. Ah !

VILLON. A la broche.

CHARLES. Manger les chansons du ciel !

VILLON. Un bon pâté d'alouettes !

CHARLES. Avaler la gaieté du jour !

VILLON. On voit que vous n'avez jamais eu faim. Laissez-moi crever ici, que crèvent mon corps et mon cœur. Et allez demander de l'amitié aux oiseaux.

CHARLES. Allons François, tu sais que je t'aime aussi.

VILLON. Aussi !

CHARLES. Plus que les oiseaux, là. Tu chantes mieux.

VILLON. Il faut le prendre comme il est.

CHARLES. Mais moi je ne peux pas te prendre comme tu es, ou tel que tu as été. Promets-moi...

Scène VI — Villon, Charles, un serviteur, puis Marie.

UN SERVITEUR. Je vous demande pardon, monseigneur. Un message. C'est madame la duchesse d'Orléans elle-même qui vous l'apporte.

CHARLES. Ah ! madame...

MARIE. Mon cher seigneur, je viens de Blois vous porter ce pli trop important pour être confié à des subalternes. De la part du roi.

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. Ah ? donnez. (*en lisant*) Que de grâces je vous dois pour votre diligence, madame. Le jeune roi, ce renardeau de Louis XI, va faire sa joyeuse entrée dans notre bonne ville d'Orléans. Il n'est que temps de nous y préparer.

(*Au serviteur*) Va prévenir messire l'évêque ; je l'attends non, je vais le trouver. S'il revient ici, ce sera pour redescendre Villon dans son trou. Autant le laisser respirer quelques moments de plus.

Madame, ne persuaderez-vous pas ce diable de se réconcilier avec son ange ? Sa liberté en dépend. Je reviens à l'instant.

Vous savez que je suis jaloux.

Scène VII — Villon, Marie.

VILLON (*sarcastique*). L'ange, c'est vous, madame.

MARIE. Mais... j'espère bien. En serez-vous meilleur ?

VILLON. Je suis meilleur d'environ cinq livres. Grâce à vos excellents pâtés.

MARIE. Je suis ange, dites-vous. Une livre n'est pas une mesure d'ange.

VILLON. En quoi vos pâtés m'auraient-ils amélioré, si ce n'est en poids ?

MARIE. En bonne humeur ?

VILLON. Je ne suis pas d'assez belle humeur à votre gré ? Pourquoi restez-vous ici ? Vous pouvez sortir, vous, si vous ne me trouvez pas aimable. Pourquoi restez-vous ? parce que je suis un bouc, et que vous n'êtes pas un ange ?

L'ANGE DE VILLON

MARIE. Je croyais que vous saviez parler à une dame.

VILLON. Oui, je lui rappelle qu'elle est une femme. Ce n'est jamais désagréable.

MARIE (*riant*). Vous croyez ?

VILLON. Vous riez. Vous êtes touchée.

MARIE. Plus que vous le croyez. Pas comme vous le croyez. Je suis touchée de douleur de voir un poète comme vous déshonorer sa muse.

VILLON. Vous êtes plus difficile qu'elle. Et vous étiez déjà mon ange. Etre la muse et l'ange, c'est trop. D'autant qu'ils ne s'entendent pas fort.

MARIE. Je ne suis ni ange, ni muse, maître Villon, mais je suis d'accord avec l'un et l'autre, certes, quand je vous demande de vous relever de votre boubier.

VILLON. Et pourquoi me le demandez-vous ? Il n'y a rien de commun entre nous. Pourquoi prendre cette peine. Etes-vous ma sœur ou ma maîtresse ? Non, ces seules suppositions vous scandalisent. Laissez les Marion se préoccuper de moi. Vous êtes si grande dame que vous n'êtes plus une femme.

MARIE. Ne ricanez pas, ne grimacez pas sous vos lauriers. Vous portez aussi couronne. Restez digne de votre poésie.

VILLON. Ma poésie est digne de moi. Vous imaginez-vous que je serais meilleur poète si je m'habillais de velours, si je mangeais de la poularde et couchais sur la plume, si j'étais content de moi, si on me saluait, si je me sentais le bienvenu ?

C'est le plus dur, ça, vous savez ; c'est un serrement de cœur quand je vois à mon approche les regards se durcir, les bouches se pincer. C'est ce raté, ce dévoyé, ce malfaiteur, dit-on, ou pense-t-on. Mais je sais entendre.

Le malheur, c'est que l'on sent vivement quand on est poète. Un

L'ANGE DE VILLON

clou dans ma semelle me pique, oui, plus qu'un autre. Il faut que je marche dans un cercle de répulsion.

MARIE. Nous comprenons votre souffrance, Mon seigneur est plus poète que prince.

VILLON. Tout comme moi...

MARIE. Nous avons tant espéré vous réconcilier avec vous-même en vous réconciliant avec le monde.

VILLON. Je ne suis vraiment poète que quand je suis hors du monde. Voilà pourquoi je suis banni. La muse n'admet aucun partage. Elle est jalouse, allez. Elle sait que, par la simple vie, je serais vite content. Elle sait que je suis fait pour le joie. Mais elle ne veut pas. Elle fait ses triomphes de mes désespoirs. Alors je n'ai plus qu'elle.

Bienvenu, fêté, aimé, je ne serais qu'un homme heureux. C'est trop peu. Je me suis accoutumé à demander davantage.

Vous voyez, il faut me laisser à l'horreur. Elle seule peut me réduire à chanter. Il y faut la misère, le mépris, la torture ; il y faut le démon. Lui seul peut me sauver ; lui seul m'arrache assez au monde pour me jeter à la poésie.

MARIE. Non, ce n'est pas possible. Villon, vous ouvrez des abîmes.

VILLON. Ce n'est que dans l'abîme que l'on aime vraiment le ciel.

MARIE. Dieu merci, vous l'aimez donc. C'est tout de même à lui que vous aspirez ?

VILLON. Est-ce tout de même à lui ? Si c'est le ciel qui me fait signe, pourquoi ne m'épargne-t-il pas ce détour ? Pourquoi ne me montre-t-il pas le chemin qui monte ?

MARIE. Il sait mieux que nous les chemins qui mènent à lui.

VILLON. Vous voyez, vous acceptez que je m'égare aux yeux de

L'ANGE DE VILLON

tous. Si un jour le monde entier m'accable, s'il est unanime à me condamner, pourrai-je penser que vous m'aurez compris ?

MARIE. Mon seigneur et moi, nous vous aurons compris ; et tous ceux qui aiment la poésie...

VILLON. Je n'en demande pas tant... Je crois que vous pleurez ? Si mon ange existe, vos larmes seront les perles de sa couronne.

MARIE. Non, non, cette fois vous me placez trop haut.

VILLON. Ne pleurez plus, vous dont le rire est si clair.

MARIE. Ceux qui savent rire sont aussi ceux qui savent pleurer ; vous ne l'ignorez pas, Villon.

Scène VIII — Villon, Marie, Charles, Thibaud.

CHARLES. L'avez-vous persuadé, madame ?

MARIE. Hélas.

THIBAUD (*à Villon*). Etes-vous prêt à faire amende honorable, Villon ? (*Charles et Marie se dirigent vers la porte. Villon reste impassible devant l'évêque qui à plusieurs reprises, revient l'interroger du regard.*)

CHARLES. Vous avez pleuré, Marie.

MARIE. Ne me le reprochez pas.

CHARLES. A Dieu ne plaise que je vous le reproche. Je sais le prix de vos larmes. Vous ne pleurez que par compassion. M'y associerez-vous ?

L'ANGE DE VILLON

MARIE. Nous avons toujours pitié ensemble. C'est une entente, cela. C'est une manière d'aimer. Nous nous serons du moins aimés de cette manière-là, monseigneur. *(Elle sort.)*

THIBAUD *(à Villon)*. Alors, Villon, c'est oui ?

Scène IX — Villon, Charles, Thibaud.

THIBAUD. C'est non ?

CHARLES. Donne-moi la main, Villon.

VILLON. Ma main est sale.

THIBAUD. Monstre, tu dédaignes la bonté du prince.

CHARLES. Tu te connais mal, Villons ; tâche de connaître tes amis. C'est moins difficile.

VILLON. Vous avez tort, monseigneur, de croire que l'on apprivoise le démon. Vous êtes là, tout heureux, entre moi qui suis déchiré de rancune et l'évêque déchiré d'orgueil. Il me hait. Je le hais. Vous ne songez qu'à nos réconcilier. Vous ne comprenez rien. Ne sentez-vous pas, vous qui êtes fin, que nos démons sont irréconciliables ? qu'ils grandissent en nous quand nous nous mesurons ?

CHARLES. Vous n'êtes pas vos démons.

THIBAUD. Admettriez-vous, monseigneur, ce que dit cet insolent, que j'aie comme lui un démon ?

CHARLES. Nous avons tous notre démon, messire Thibaud. Il est dangereux de le méconnaître.

L'ANGE DE VILLON

VILLON. Je vous reprochais justement de n'en pas avoir, monseigneur.

CHARLES. Ne crois pas cela.

Je me rappelle, un jour, dans ma jeunesse, avoir reconnu mon démon.

VILLON. Vous ?

THIBAUD. Vous vous trompiez, monseigneur.

CHARLES. C'était dans les Ardennes, près de Bouillon. Mes gens m'avaient amené un gentilhomme de Bourgogne que je croyais des assassins de mon père. Je voulais être sûr, je voulais qu'il avoue. Je l'ai fait torturer. Ses jointures craquaient sur le chevalet. Il était horrible. Je me suis pris la tête entre les mains ; je me suis senti encore plus laid. Ce n'était plus moi. C'était mon démon.

THIBAUD. Le coupable avoua-t-il ?

CHARLES. Non.

VILLON. Vous l'avez tué ?

CHARLES. Je l'ai fait soigner. Je l'ai laissé libre.

THIBAUD. Et vous aviez votre père à venger !

CHARLES. J'avais Dieu à servir, peut-être pour mon père.

THIBAUD. Ne vous substituez pas à Dieu. Vous aviez à vous venger. Dieu aurait jugé.

VILLON. Vous l'avez laissé libre ! Jamais nous ne nous comprendrons.

CHARLES. On peut essayer de mieux se comprendre, François. Il y a bien des façons de se sentir proches.

VILLON. C'est vrai ; on n'a peut-être pas besoin de se comprendre quand on est frères.

L'ANGE DE VILLON

THIBAUD. Misérable, oses-tu insinuer que, sur un plan quelconque de ce monde, tu es le frère de notre duc ?

CHARLES. Tous les mondes se touchent, messire Thibaud. Comment François Villon et Charles d'Orléans ne seraient-ils pas frères, en poésie ?

THIBAUD. Si du moins vous disiez «frères en Dieu».

CHARLES. Cela revient au même.

VILLON. Cela peut-il revenir au même ?

CHARLES. Que cela revienne au même, Villon !
Jure-moi de vivre mieux.

VILLON. Je ne peux pas le jurer. Je ne suis pas assez sûr, pas assez fort.

CHARLES. Jure-moi de faire ce que tu pourras, de combattre le démon. A la muse et à l'ange de t'aider.

VILLON. Je tâcherai de les servir, s'ils veulent s'accorder.

CHARLES. Alors je suis tranquille.

VILLON. Moi pas.

THIBAUD. Moi non plus.

Puis-je vous faire observer, monseigneur, que le temps prévu pour cet entretien avec le prisonnier est largement dépassé ? Nous avons à nous entretenir de plus importante affaire.

CHARLES. Y en a-t-il de plus importante ?

THIBAUD. Le roi...

CHARLES. Le roi ? C'est vrai !

THIBAUD. Gardes, ramenez le prisonnier dans son cachot. Enchaînez-le. Vérifiez le verrou et les barreaux.

L'ANGE DE VILLON

VILLON (*à part*). Les barreaux !

CHARLES. Vous n'avez rien de plus joli à vous mettre dans la tête que des verrous et des barreaux ?

THIBAUD. Je pense à chaque chose en son temps.

CHARLES (*à part*). Oh ! mais j'ai une idée !

VILLON. Adieu, monseigneur.

CHARLES. A bientôt, mon ami.

Nous n'avons guère eu le temps de parler de ce qui nous intéresse.

VILLON. Non ?

CHARLES. J'avais apporté un cahier de mes derniers vers. Tiens, je te le donne. Tu le liras ?

VILLON. Vos poèmes sont plus rafraîchissants que les miens. Mais, je vous l'ai dit, la fraîcheur ne me sauve plus. Je ne sais pas si je lirai votre cahier ; je serai heureux de l'avoir.

Scène X — Charles, Thibaud.

CHARLES. Messire évêque, il est temps, je pense, que vous témoigniez au roi votre respect.

THIBAUD. Je n'ai jamais manqué de respect envers sa majesté, monseigneur.

CHARLES. Sans doute ; mais vous vous êtes tellement opposé au feu roi qu'il serait bon que vous affirmiez votre loyalisme envers le nouveau.

L'ANGE DE VILLON

THIBAUD. C'est un devoir qui me serait un honneur.

CHARLES. Je voudrais rendre cette réconciliation éclatante.

THIBAUD. Je vous en saurais gré infiniment.

CHARLES. Je crois que j'en ai le moyen. C'est à moi de soumettre au roi un projet d'itinéraire pour son voyage dans nos provinces. Si nous l'invitions ici, chez vous, dans ce château ?

THIBAUD. Monseigneur, monseigneur, ce serait le couronnement de ma carrière.

CHARLES. Mais rappelez-vous la coutume. Là où le roi fait sa joyeuse entrée, les prisonniers sont libérés.

THIBAUD. C'est inconcevable ! Les bonnes gens respirent de savoir un malfaiteur enchaîné ; et nous le relâcherons sur eux ! coutume inepte et criminelle ! Je me flatte de la faire abolir.

CHARLES. Vous n'y pensez pas, messire. Grâce à cette coutume, il y a des gens qui pensent que les princes ont du bon.

THIBAUD (*à un garde qui s'avance*). Qu'y a-t-il ?

LE GARDE. Je vous prie de m'excuser, monseigneur. Le géôlier m'envoie vous dire que les barreaux du cachot de Villon avaient été sciés.

THIBAUD. S'est-il échappé ?

GARDE. Non.

CHARLES. Oh !

THIBAUD. Ah !

GARDE. Il n'a pas eu le temps.

THIBAUD. Vous voyez, monseigneur ! Vouloir s'enfuir, c'est abominable.

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. C'est plutôt naturel.

THIBAUD (*au garde*). Redoublez de vigilance. Je ferai une enquête. (*le garde se retire*).

Reconnaissez, monseigneur, qu'il est impossible de libérer ce monstre, même à l'occasion de la joyeuse entrée du roi.

CHARLES. Si vous le préférez, nous ferons passer le roi par une autre ville.

THIBAUD. Je ne voudrais pas changer vos projets.

CHARLES. Ils ne sont encore que très vagues.

THIBAUD. Il ne faudrait pas détourner le roi de son chemin.

CHARLES. Le roi ne vient ici que pour se montrer. Il ne demande qu'à rallonger le voyage. Mais songez que Louis XI est beaucoup plus sévère que son prédécesseur envers ceux qui ont l'air de ne pas vouloir plier. Il impute à déloyauté la moindre velléité d'indépendance.

THIBAUD. Monseigneur, je ne veux pas vous contrarier. Je recevrai le roi. J'ai... oui... j'ai une faveur à lui demander.

CHARLES. Une faveur, mon cher évêque, vous qui n'avez jamais demandé que justice ?

THIBAUD. Oh ! ce n'est pas pour moi, c'est pour mon neveu.

CHARLES. Ce serait justice encore, votre filleul est un jeune homme de beaucoup de mérite.

THIBAUD. Oui, mon neveu Thibaud est un honnête garçon. Il sait commander.

Mais Bernard... nul n'est plus aimable compagnon que lui. Vous n'avez jamais vu, monseigneur, un garçon aussi gai, aussi entraînant...

CHARLES. J'en suis convaincu. Mais il est bien jeune. Ne faudrait-il

L'ANGE DE VILLON

pas s'occuper d'abord de l'aîné ? Il est marié depuis quelques années, je crois ?

THIBAUD. Très bien marié. Il est bon époux et bon père.

Mais Bernard... Vous en souvenez-vous, monseigneur ? quel gentil enfant c'était ! Il est encore mieux maintenant. Il ira loin.

CHARLES. Plus loin que son aîné ?

THIBAUD. L'aîné est à sa place dans son petit fief, dans son petit château.

Mais Bernard... je lui vois beaucoup d'avenir. Il est capable de briller en haut lieu.

CHARLES. Voulez-vous que je le fasse venir à Blois ?

THIBAUD. Il aimerait mieux être envoyé au roi. Veuillez ne pas prendre ceci en mauvaise part, mon cher prince. Bernard voudrait être à Paris.

CHARLES (*avec mélancolie et indulgence*). Ah ! Paris !

THIBAUD (*avec grandeur*). Oui, Paris.

CHARLES. J'aiderai de mon mieux Bernard d'Aussigny. J'appuierai votre requête auprès du roi.

Mais Villon...

THIBAUD. Comment vous remercier, monseigneur ! Nous aurons bientôt, grâce à vous, un réel allié à la cour dans la personne de Bernard...

CHARLES. Je m'en réjouis pour lui, pour vous, pour moi.

Mais Villon...

THIBAUD. Bernard est intelligent, il a le cœur bien placé ; il n'oubliera pas le service rendu...

CHARLES. Je compte d'ores et déjà sur lui pour me maintenir dans

L'ANGE DE VILLON

les bonnes grâces de mon royal cousin.

Mais Villon...

THIBAUD. Devons-nous en revenir à Villon ?

CHARLES. Nous le devons.

THIBAUD. Prenez-vous la responsabilité de sa libération, monseigneur ? J'en décharge ma conscience.

CHARLES. J'en allège la mienne.

THIBAUD. Ma prison faisait du bien à Villon. Libre, il s'enfoncera dans le crime. Il tombera entre les mains des gens du roi ; il se fera pendre ; il perdra son âme.

CHARLES. Libérons-le et laissons faire à Dieu.

THIBAUD. Ou au diable.

CHARLES. Je parie pour Dieu.

ACTE II

Le cloître St-Benoît — Printemps 1462
Une galerie gothique entourée de maisons à pignon
Au milieu du préau, un puits

Scène I — Villon, la muse.

LA MUSE. Vois mon amie, ma sœur Phoebé. Elle règne sur la ville. Ce cloître n'est pas fait pour l'adorer. Cependant elle glisse avec bonheur sur ces arceaux, comme elle glissait heureuse sur les colonnes d'acanthé. Ces mouvements adoucis de l'air, son plaisir à palper les vieilles pierres fleuries, ces chants le long de l'eau, à la veillée de mai, ne me rendront-ils pas mon poète ?

VILLON. Je ne suis plus ton poète.

LA MUSE. Tu crois pouvoir m'oublier ? Tu sais bien que non.

VILLON. Tu n'es plus la grande muse de mes heures les plus hautes. Tu as plaisanté avec mes pires ennemis, avec le pire de tous, avec moi.

LA MUSE. Parce que je suis ta muse.

VILLON. Est-ce une raison de t'aimer ?

L'ANGE DE VILLON

LA MUSE. Ne te suis-je pas restée fidèle dans tes triomphes et dans tes échecs, dans tes angoisses et dans tes sarcasmes ?

VILLON. Trop fidèle au poète, infidèle à ton rôle.

LA MUSE. Non, viens. Chantons encore.

Achève cette ballade.

Villon ! Pourquoi veux-tu me quitter ?

(Villon s'en va).

LA MUSE. Il a choisi le démon — il est perdu.

Ange !

Ange ! venez le secourir ! Je ne le sauverai plus seule.

Venez le sauver pour moi.

Scène II — L'ange, la muse.

L'ANGE. Est-ce la muse qui m'appelle ? Vous ?

LA MUSE. Oui, c'est moi, c'est moi qui demande votre aide. Vous n'avez rien sacrifié. J'ai trop sacrifié, pour retenir Villon. Il nous échappe. Il s'est révolté contre vous, contre moi.

L'ANGE. Contre vous aussi !

LA MUSE. Notre cause est la même.

L'ANGE. Je commence à le croire. Puis-je le croire ? Vous pliez qui vous aime à trop d'acceptation, belle muse. Il devient tout accueil. Et souvent, lorsque vous êtes passée, l'ennemi trouve la barrière ouverte.

LA MUSE. J'ai d'autant plus de raisons de vous demander votre alliance, messire Ange.

L'ANGE DE VILLON

Je vous la demande pour Villon, tout autant que pour moi.

L'ANGE. Je ne sais lequel me déciderait le plus sûrement. Mais lui-même nous écarte. Voyez, il revient avec sa troupe de braillards, qu'il introduit dans le cloître. Il ne nous écouterait plus.

LA MUSE. Force nous est de céder à ces cris. Mais guettons ensemble le moment où il nous accueillera.

Scène III

Deux soldats, puis Villon, Marion, Hutin, Robin, Bernard, peuple.

1^{er} SOLDAT. Villon va venir ici célébrer le mai. En voilà une idée de mener cette bande de ribauds dans le cloître des chanoines !

2^{ème} SOLDAT. C'est ici qu'habite son père adoptif, le chanoine Guillaume de Villon. Il veut le faire enrager.

1^{er} SOLDAT. Il s'amuse trop à faire enrager le monde.

2^{ème} SOLDAT. Tu lui en veux encore d'avoir fait rire de toi dans une chanson ?

1^{er} SOLDAT. Si je lui en veux ! Je guette l'inmanquable moment où il sera mêlé à une rixe, une bonne rixe avec mort d'homme. Alors je saute sur Villon, je l'arrête et il sera pendu. A mon tour de rire.

2^{ème} SOLDAT. C'est trop de vengeance. Une chanson ne vaut pas le gibet.

1^{er} SOLDAT. Non, tu trouves ?

Sais-tu qu'il m'a dit qu'il recommencerait ? Dans sa prochaine chanson, nous serons tous les deux tournés en ridicule.

L'ANGE DE VILLON

2^{ème} SOLDAT. Moi aussi ?

1^{er} SOLDAT. Oui, nous avons dû trop souvent lui mettre la main au collet. Il s'est juré de faire de nous tous, de tous les gens du guet, de notre capitaine, la risée de la ville.

2^{ème} SOLDAT. De tous les gens du guet, de notre capitaine ? Il est fou ! Et notre honneur ? Nous ne pouvons pas le laisser faire.

1^{er} SOLDAT. Tu vois ? Cette soirée nous donnera l'occasion attendue. Tout le monde sera saoul. Il y aura coups et blessures. Espérons qu'il y aura des morts. Et nous tiendrons notre Villon au bout d'une corde.

(Ils se cachent).

VILLON. Venez ici, bonnes gens. Il faut un trône à la belle de mai. Là sur la pierre du puits. Voilà mon manteau pour y assoir votre royal séant, belle déesse. Donnez-moi la main, que vous ne trébuchiez, car l'ivresse du printemps (ou du cabaret voisin) vous fait chanceler un peu. Appuyez-vous au pilier, ne bougez plus, ne parlez plus. On ne vous demande que d'être jolie.

Or ça, bonnes gens, est-elle jolie ?

PEUPLE. Oui ça, bien sûr, assez...

VILLON. D'ailleurs si je vous disais que la guenon de la gouttière est jolie, vous le croiriez aussi, tant vous êtes bien lunés, tant je suis éloquent par cette veillée de mai. Vous tous qui portez des feuillages et des fleurs, offrez-les à notre déesse.

PEUPLE. Voilà pour tes beaux yeux, voilà pour ton beau tétin, voilà pour que tu sentes bon.

VILLON. La belle de mai vous remercie, amis. Elle est comme notre mère la terre en sa robe toute neuve. Et voilà une couronne. Ce beau jouvenceau a tressé pour toi cette couronne de fleurs. *(à Bernard)* Donne-la moi. *(à Marion)* Ne le regarde pas trop, lui. N'est-il pas moins beau que moi ? Pas vrai, Marion ?

L'ANGE DE VILLON

MARION (*à Bernard*). Comment-t'appelles-tu, que je te remercie.

BERNARD. Bernard d'Aussigny.

VILLON (*à Bernard*). Ah ça, serais-tu parent de l'évêque d'Orléans?

BERNARD. Il est mon oncle.

VILLON. Je te plains.

BERNARD. Maître Villon, si vous parlez mal de ma famille, vous aurez affaire à moi.

VILLON. Je n'aurais jamais cru que ce noirâtre Thibaud pût avoir un neveu aussi bien tourné.

BERNARD. Comment se fâcher ?

(Ils éclatent de rire tous les deux).

HUTIN. Bernard est bon copain.

VILLON. Nous verrons bien.

N'est-ce pas que je suis plus à ton goût, Marion ?

MARION. Tu sais que j'aime les jeunes.

VILLON. Ils ne font que tresser des fleurs. Pour le reste... Mes bons amis, nous allons couronner la reine. Qui parmi nous la couronnera ?

PEUPLE. François Villon — Maître Villon — Villon, l'amant déconfit.

VILLON. Tu veux tâter de ma dague, toi ?

En votre nom, peuple de mai, je proclame Marion notre reine. Je la baise pour vous sur sa belle bouche.

PEUPLE. Pas pour nous — chacun à son tour — Laisse-en un peu.

VILLON. Je la couronne pour toute la saison.

L'ANGE DE VILLON

PEUPLE. Vive la reine ! Vive le mai ! — Vive maître Villon !

VILLON. Dansez en rond pour fêter son joyeux avènement. Chantez la vieille chanson que je rajeunis pour elle.

Vive Marion l'idole !
Vive la reine de Mai !
Tourne, tourne, farandole ;
Vive la reine de mai.

Quand la reine est fille folle ;
Passe, chevalier du guet.
Quand la reine et fille folle,
Sonne, sonne le muguet.

Elle tient joyeuse école.
L'écolier le maître y fait.
En sait assez qui l'accole.
L'écolier le maître y fait.

A l'office porte étole
Pour m'unir à qui me plaît.
A l'office porte étole,
Mariant la laide au laid.

Sa justice nul ne vole ;
Un chacun gagne son plaid.
Qui perd ailleurs s'y console ;
Un chacun gagne son plaid.

Tourne, tourne, farandole.
Vive la reine de mai !
Vive Marion l'idole,
Vive la reine de mai !

L'ANGE DE VILLON

MARION. La tête me tourne.

VILLON. Mettez un genou en terre. Jurez, sur tout le vin que vous boirez cette année, de lui obéir avec amour.

PEUPLE. Avec amour !

Que veut la reine ? — Parle, nous t'obéirons. — Il faut qu'elle se désigne un compagnon — qui veux-tu prendre comme ami de mai ?

Moi ?

moi,

moi !

Dis-donc, toi ! — Avec ta gueule ? — Avec ta panse ?

MARION. Je choisis François Villon.

PEUPLE. Pourquoi pas moi ? — Je suis meilleur ouvrier. — Il ne restera pas le seul, soyez tranquille — Pourquoi lui ?

MARION. Parce qu'il est poète.

PEUPLE. Ah ! là, là ! — Beau poète, ma foi. — Bel homme de cour ! Allons nous devons accepter. — Vive François Villon !

Prends garde, Villon, qu'elle ne te mette à sec — ou à sac — Attention à ta bourse. — Tâche que ta couronne ne te descende au col.

MARION. Laissez-moi seule avec lui.

BERNARD. Dois-je partir aussi ?

MARION. Toi aussi — pour cette fois.

ROBIN. Allons, viens.

PEUPLE. Jusqu'à tout à l'heure.

VILLON. Vous avez juré d'obéir.

PEUPLE. Oh ! le malin.

L'ANGE DE VILLON

Scène IV — Villon, Marion, les deux soldats cachés.

MARION. Que c'était beau, François ! Je croyais être une vraie reine.

VILLON. Alors pourquoi les as-tu renvoyés ?

MARION. Pour être avec toi.

VILLON. C'est ton peuple qui faisait ta royauté.

MARION. Non, Villon, c'est toi.

VILLON. Dire que, sous nos pieds, les taupes célèbrent aussi le mai et leurs amours dans les carcasses des vieux chanoines.

MARION. Les dégoûtantes bêtes !

VILLON. Pas du tout, tu aimerais leur fourrure douce.

MARION. C'est vrai, j'aime la fourrure de taupe — c'est si joli pour faire valoir le décolleté.

VILLON. Cela ne m'étonne pas. Les taupes sont de complexion très amoureuse ; bien qu'elles soient aveugles, peut-être parce qu'elles sont aveugles, elles aiment toujours. Et pas de meilleure alcôve pour elles qu'un docte crâne, bien arrondi par la méditation. Il leur en faut beaucoup. Elles sont assez inconstantes. C'est trop facile aussi et discret, Marion ; elles n'ont qu'à forer dans la terre silencieuse une nouvelle galerie vers chaque élue nouvelle, et pfutt elles y sont.

MARION. Et il n'y a pas trop de disputes ? Toutes ces galeries doivent se rencontrer ?

VILLON. Non, non, l'une passe au-dessus de l'autre, ou en-dessous. Il arrive des malheurs ; il y a parfois des rencontres, des crimes de rivalité. Mais moins que parmi nous. Les taupes ont un bon naturel. Et le milieu leur est si favorable ! Il y a bien, là-dessous, six à sept

L'ANGE DE VILLON

vénérables couches de chanoines. Aucun souci de pénurie de logement. A chaque nouveau coup de foudre, nouveau crâne.

Ça me consolerait de penser que le mien pourrait servir à cet usage. Il n'aurait pas tellement changé de destination.

MARION. Je croyais que tu étais poète, que tu me dirais de jolies choses, comme les poètes en disent aux dames, et tu me racontes des horreurs. Je vais rejoindre mes joyeux sujets.

VILLON. Voulez-vous, madame, que je vous dise le dernier rondeau du prince des poètes de cour, du galant duc d'Orléans ?

MARION. Oh ! Oui, un poème d'un duc ! Cela doit être bien beau.

VILLON. Quand j'entendis le tambourin
 Sonner pour s'en aller en mai,
 En mon lit je me renfonçai ;
 J'ai laissé ma tête au coussin,
 En disant : Il est trop matin ;
 Un peu je me rendormirai,
 Quand j'entendis le tambourin.
 Que les jeunes prennent butin !
 De nonchaloir m'amuserai ;
 A lui seul me réserverai.
 Je l'ai trouvé meilleur voisin,
 Quand j'entendis le tambourin.

MARION. Quel âge a-t-il, le duc d'Orléans ?

VILLON. Tiens, tiens, pas si bête, la Marionnette. Question de métier...

MARION. Tu n'as rien à me dire de plus gentil ?

VILLON. Veux-tu un poème de la jeunesse de mon duc, veux-tu «la gracieuse, bonne et belle» ?

L'ANGE DE VILLON

MARION. Oui, je suis sûre que j'aimerai ça.

VILLON. Dieu qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Pour les grands biens qui sont en elle,
Chacun est prêt à la louer.
Qui se pourrait d'elle lasser ?
Toujours sa beauté renouvelle ;
Dieu qu'il la fait bon regarder,
La gracieuse, bonne et belle !
Par deça ni delà la mer,
Ne sais dame ni demoiselle
Qui soit en tout bien parfait telle ;
C'est un songe que d'y penser
Dieu qu'il fait bon le regarder !

MARION. Oh ! François, c'est tout à fait ce que j'aime.

VILLON. Charles d'Orléans en serait bien flatté. Savait-il pour quel public il écrivait ?

MARION. Elle a dû être heureuse, celle qui a reçu ce poème !

VILLON. Elle ne l'a pas reçu. Elle était morte. Tu es contente ?

MARION. Contente ? Oh ! non, pourquoi ? Je regrette.

VILLON. C'est plus beau ainsi.

C'était sa femme.

MARION. Sa femme !

VILLON. Tu es déçue ?

MARION. Non...

VILLON. Vexée ? C'est enrageant quand on est de l'espèce d'à côté de se voir ignorée au profit de la vertu. Mais sois tranquille ; le

L'ANGE DE VILLON

duc d'Orléans, depuis lors, a souvent regardé à côté. Il est vieux, lui, maintenant. Mais moi je suis aussi poète, Marion ; poète quand je regarde de ton côté.

MARION. Vraiment ?

VILLON. Ce soir...

MARION. Tu n'aimes pas Marion. Tu aimes la reine de mai.

VILLON. Tous les hommes, dans toutes les femmes, n'aiment que la reine de mai.

MARION. Pas celui qui écrivait « toujours sa beauté renouvelée », et toi non plus, Villon. Tu parles de tous les hommes, et tu ne ressembles à aucun d'eux.

VILLON. Vraiment ?

MARION. D'ailleurs il est prudent que tu ne m'aimes que pour ce soir. Peut-être que demain tu seras comme les autres. Et je chercherai ailleurs celui qui ne ressemble à personne.

Profite du moment où tu me plais.

VILLON. Tu sens la vinasse.

MARION. C'est que tu n'étais pas là pour me payer de bon vin.

VILLON. Et tu es la reine de mai ! Tu portes une couronne de fleurs ! *(il lui arrache sa couronne et la piétine)*.

MARION. Oh ! ma belle couronne ! Pourquoi fais-tu cela ? Piétiner mes fleurs ! J'étais si heureuse !

VILLON. Heureuse pour quelques herbes !

MARION. Heureuse pour des fleurs. Tu n'aimes pas les fleurs ? Ce serait encore plus triste pour toi que pour moi.

VILLON. Je n'aime pas voir les fleurs sur ta tête.

L'ANGE DE VILLON

MARION. Dis donc, tu te crois meilleur que moi ? Tu trouves que je ne suis pas assez bonne pour porter des fleurs ? Non, mais pour qui te prends-tu, espèce de veau à triples cornes ? Je suis bien bonne d'accepter le rebut des autres. Ce n'est pas pour rien qu'on t'appelait l'amant renié !

VILLON. Tais-toi. Les chanoines qui habitent autour du cloître vont t'entendre.

MARION. Comme si tu te souciais des chanoines, quand tu chantaies...

VILLON. Tu as mal compris, Marion, j'ai piétiné tes fleurs parce que j'étais jaloux.

MARION. Oh ! chéri, est-ce vrai ? Tu étais jaloux ? De ce freluquet qui m'a donné la couronne ? Tiens, je la piétine aussi.

VILLON. Je croyais que tu aimais les fleurs.

MARION. Je t'aime mieux.

VILLON. Non, j'étais jaloux des fleurs ; parce que je ne les ai pas créées.

MARION. Voilà que tu es jaloux de Dieu ?

VILLON (*bouleversé*). Il n'y a pas de quoi rire. Je ne le savais pas. Personne ne me l'avait dit. Tu l'as trouvé, toi, sans y penser.

MARION. Qu'est-ce que j'ai trouvé ?

VILLON. Tu n'as rien trouvé du tout. Tu as prononcé des paroles aussi creuses que les autres, comme lorsque tu m'appelais « veau à triples cornes »...

MARION. Tu m'en veux pour ça ?

VILLON. Et dans le vide de tes paroles s'est engouffrée une terrible vérité : « Je suis jaloux de Dieu. »

L'ANGE DE VILLON

Seul mon ange peut me sauver.

MARION. N'appelles pas ton ange, ce serait l'« autre » qui viendrait.

VILLON. Tu crois qu'il donnerait le change ? Non, n'est-ce pas ? Non ?

MARION. Qu'as-tu, François ? tu frissonnes, tiens, reprends ton manteau. Je n'ai pas froid.

Scène V — Villon, Marion, soldats (cachés), la mère de Villon.

LA MERE. François, François, on m'a dit que tu étais là.

VILLON (*a Marion*). Ne dis rien. C'est ma mère.

LA MERE. François !

MARION. Ta mère, François ? Pourquoi ne lui réponds-tu pas ?

VILLON. Tais-toi.

MARION. Pourquoi ne réponds-tu pas à ta mère ? A cause de moi ? Tiens, je m'en vais, je filerai dans l'ombre du cloître. Elle ne m'aura pas vue.

Donne-moi un baiser. Je ne suis pas nonnain, tu sais ; Dieu n'est pas jaloux de toi.

VILLON. Que veux-tu dire ?

MARION. Ce que je dis, pardi.

LA MERE. Oh ! François...

MARION. Réponds-lui ; je suis partie.

L'ANGE DE VILLON

Scène VI — Villon, sa mère, soldats (cachés).

VILLON. Ici, mère.

LA MERE. Où es-tu ? Ah ! François !

Pourquoi ne répondais-tu pas ?

Tu n'étais pas seul. J'ai cru entendre chuchoter. C'était encore une de ces mauvaises femmes...

VILLON. Non, non.

LA MERE. Tu crois que je ne te connais pas ? Toujours en conquête, vilain.

VILLON. En étiez-vous honteuse ou fière ?

LA MERE. Allons, allons !

VILLON. Elle m'a dit que Dieu n'est pas jaloux de moi.

LA MERE. Toutes les femmes savent cela. C'est bien une idée d'homme, que Dieu serait jaloux d'eux. Voilà où vous mène votre science ! au grand péché d'orgueil. Je croyais que la science t'aurait mieux fait connaître Dieu. Cela semble si beau, quand on ne sait rien, de connaître les mots qu'il faut pour prier Notre-Dame. Et à quoi les emploies-tu, François, ces beaux mots que tu as appris ?

VILLON. Je vais écrire un grand poème, mère.

LA MERE. Mon pauvre enfant, tu n'as donc pas encore compris que tous ces poèmes ne mènent à rien ; toi qui pourrais gagner honnêtement ta vie, à écrire pour les clerks de finance. Ce n'est pas comme si tu ne les connaissais pas. Tu récites chez eux tes poèmes. Que ta poésie te serve au moins à quelque chose. Demande du travail à ces grands seigneurs qui te reçoivent.

VILLON. On ne parlera d'eux que parce qu'ils m'auront reçu.

L'ANGE DE VILLON

LA MERE. C'est possible, si tu le dis, bien que cela me surprenne ; mais qu'est-ce que cela te fait qu'on parle d'eux ou de toi ? Les louanges ne donnent le salut ni dans ce monde ni dans l'autre.

VILLON. C'est une sorte de salut.

LA MERE. Non, François, ne dis pas de blasphèmes !

Oh ! J'ai cru devoir beaucoup de reconnaissance à maître Guillaume de Villon, quand je t'ai mené chez lui et qu'il accepta de t'adopter. Mais j'y ai perdu mon enfant. Le bon prêtre me l'a pris. Et il t'a gâté. Il t'a faussé la tête de tous ces gros livres qui ne te servent qu'à te méfier de Dieu.

Elle est grande la reconnaissance que je lui dois !

Je reste là, vieille, sans enfant.

VILLON. Mère ! Ne suis-je pas là ?

LA MERE. Je n'ai pour compagnie que le petit garçon qui est mort quand maître Guillaume t'a retailé une autre vie.

VILLON. C'est toujours moi, mère.

LA MERE. Non, maintenant, tu es un « poète ». Tu te perdras, si tu continues à faire des poésies. Tu m'en as lu. Le quart de ce que j'y ai compris n'était que vilénies.

VILLON. Mère, écoutez, ne parlez pas de mes poèmes. Si vous ne les comprenez pas, n'en parlez pas.

LA MERE. Je les comprends encore trop.

VILLON. Ah ! Pourquoi ceux qui aiment ne peuvent-ils pas comprendre.

LA MERE. Moi, je ne sais qu'aimer.

VILLON. Vous aimeriez mieux, si vous compreniez.

LA MERE. Et toi, aimes-tu mieux pour comprendre tant de choses ?

L'ANGE DE VILLON

Tu me traites de vieille sottise, sans doute. Cela je le comprends. Il me reste mon frère. Je me retirerai à Angers, où il est religieux. J'y retrouverai dans mon souvenir mon petit garçon d'avant maître Guillaume.

VILLON. J'ai failli m'attendrir avec vous sur ce galopin, tout à l'heure. Mais je l'ai trop connu, ce sale petit morveux, trop tôt déluré. Si vous m'avez conduit à maître Guillaume, c'est que vous ne veniez plus à bout de l'ange que j'étais. Vous l'avez chassé, ce chéri.

LA MERE. Ce n'est pas vrai. C'était pour ton bien.

VILLON. Et ce fut pour mon bien. Le meilleur de moi, je l'ai acquis depuis que je suis ici. C'est trop facile de me laisser en plan pour dorloter le petit propre-à-rien que j'étais. Je le déteste.

LA MERE. Je l'en aime mieux. Il est moins sali par ce que tu es devenu. Je le sais bien, moi, qu'il m'aimait, quand il se mettait devant mes pieds pour que je le prenne dans mes bras, et qu'il me regardait si gentiment.

VILLON. Il avait envie de se faire porter ! Vous étiez dupe.

LA MERE. Tu veux donc tout me prendre ? Tu ne m'as pas assez dépouillée ?

VILLON. Est-ce que je vous renie ? Est-ce que je vous abandonne ? C'est vous qui m'abandonnez, pour un souvenir de fantaisie.

LA MERE. Est-ce de la fantaisie, que tu es devenu un voleur, et que je ne puis l'empêcher ? Tâche de faire servir ta science à autre chose qu'à te perdre, et à m'oublier.

L'ANGE DE VILLON

Scène VII — Villon, puis l'ange, puis la muse, soldats (cachés).

VILLON. Ange, reviens. Je n'ai plus que toi.

L'ANGE. Rappelle ta mère.

VILLON. Elle ne partira pas. Ce n'est qu'une menace.

L'ANGE. Qu'elle parte ou non, elle souffre à cause de toi.

VILLON. Pourquoi faut-il que nous fassions souffrir ainsi ?

L'ANGE. Ta mère souffre, François.

VILLON. Mère !

Reviens, mère (*Il va vers la porte*).

VOIX AU DEHORS.

Vive la reine de mai,

Vive Marion l'idole ».

VILLON. Elle ne peut plus m'entendre.

L'ANGE. Muse, viens m'aider à le sauver.

LA MUSE. Merci de m'avoir appelée.

L'ANGE. Merci d'être venue.

VILLON. Comment consoler ma pauvre bonne femme de mère, comment lui prouver que ma science, ma poésie, ne m'éloignent pas d'elle ?

L'ANGE. Prie.

VILLON. Je pense à ma mère, je ne pense pas à Dieu.

L'ANGE. Prie pour elle.

Prie Notre-Dame. Elle est aussi ta mère, et la sienne ; votre seul refuge ; votre château.

L'ANGE DE VILLON

LA MUSE. Donne à ta prière la forme d'une ballade.

VILLON. Grâce à toi, je m'ouvre à la prière.

LA MUSE. Je vois ta mère. Elle est entrée à l'église des Célestins. Elle a demandé à la statue de la reine Jeanne de Bourbon, que ton grand-père a servie, de lui venir en aide. Elle voit les fresques de l'enfer et du paradis. Elle a peur et espoir.

L'ANGE. Elle a peur pour toi.

VILLON. Je n'ai pas peur pour elle. Pourtant, nous ne faisons qu'un. Est-il possible que nous soyons séparés. Se souviendrait-elle de moi, au ciel, si j'étais en enfer ?

Je ne mérite pas l'enfer, n'est-ce pas ?

L'ANGE. Prie.

VILLON. L'encens, le rouge et le blanc des vitraux, son âme tendre et blessée, je vois tout.

LA MUSE. Chante.

VILLON. Je chante et je prie. Oh ! merveilleux accord ! Vous vous êtes donc unis, mes amis ? Je suis dans le calme du feu, au cœur de la tempête, où rien ne bouge au milieu des éclairs. Ce n'est plus moi. Il y a donc un foyer immobile au centre du mouvement de tout ? Un repos de parfait amour entre toutes les douleurs d'amour ? Une grâce !

(Il s'est appuyé au pilier, la tête dans les mains)

L'ANGE. Tenons-le en suspens dans ce règne de feu. Il y reçoit un nouveau et plus sûr baptême.

LA MUSE. Tenons-le au fil du courant.

L'ANGE. Qu'il gagne le sens du courant qui est la vie.

LA MUSE. Là où la musique devient esprit.

VOIX AU DEHORS. Quand la reine est fille folle

L'ANGE DE VILLON

Passé, chevalier du guet...

LA MUSE (*à l'ange*). Nous étions séparés, quand il chantait ce couplet.

L'ANGE. Dieu, maintenant, y trouve son compte.

VOIX AU DEHORS. Sa justice nul ne vole ;
Un chacun gagne son plaid.
Qui perd ailleurs s'y console. »

Scène VIII

Villon, l'ange, la muse, Robin, Hutin, soldats (cachés).

ROBIN. Villon, Ohé, Villon !

Viens, Hutin, il doit encore être ici. Des veilleurs de mai m'ont dit qu'ils l'ont aperçu dans le cloître.

HUTIN. Comme il y fait tranquille !

ROBIN. Tu sens le parfum des fleurs ? La jonchée de mai.

HUTIN. Villon ! Te voilà donc.

ROBIN. Ne nous reconnais-tu pas ?

Robin Dogis.

HUTIN. Et Hutin du Moustier.

VILLON. J'étais heureux, mes amis.

ROBIN. Nous t'avons troublé ?

HUTIN. Tu savourais une belle fille ?

ROBIN. La belle de mai ?

L'ANGE DE VILLON

VILLON. J'ébauchais une ballade à Notre-Dame, pour ma mère.

HUTIN. Ah ?

ROBIN. Veux-tu nous la dire ?

L'ANGE (*à Villon*). Renvoie-les.

VILLON. Pourquoi ? Ce sont mes amis.

LA MUSE. Ils l'aideront. Qui n'a besoin des autres pour s'entendre chanter ?

L'ANGE. Notre accord est fini.

LA MUSE. Je le regretterais.

HUTIN. Tu hésites à nous dire ton poème, Villon ? Nous aimons tes vers.

ROBIN. Nous nous associons à ta prière.

LA MUSE (*a l'ange*). Vous entendez ?

L'ANGE. Je vous ai perdue avec la solitude.
(*à Villon*). Villon, tu fais un triste échange.

VILLON. Pourquoi nous quitter ?

L'ANGE. Est-ce le pourquoi qui t'importe ?
(*à la muse*). Vous regretterez d'avoir toléré cet abaissement.

LA MUSE. Je suis encore à ma place auprès de lui.

Scène IX — Villon, la muse, Robin, Hutin, soldats (*cachés*).

ROBIN. Nous écoutons.

L'ANGE DE VILLON

VILLON.

Dame du ciel, régente terrienne...
Recevez-moi votre humble chrétienne
Que je sois comprise entre vos élus,
Encore que jamais rien ne valus.
Les biens de vous, ma dame et ma maîtresse,
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse ;
Biens sans lesquels âme ne peut grandir...
En cette foi je veux vivre et mourir.
Femme je suis pauvrete et ancienne,
Qui rien ne sais. Jamais lettre ne lus.
Au moûtier vois dont je suis paroissienne
Paradis peint où sont harpes et luths
Et un enfer où damnés sont boullus.
L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.
La joie avoir me fais, haute déesse
A qui pécheurs doivent tous recourir,
Comblés de foi, sans feinte ni paresse ;
En cette foi je veux vivre et mourir.
Vous portâtes, digne Vierge princesse,
Jésus régnaant qui n'a ni fin ni cesse.
Le Tout Puissant, prenant notre faiblesse,
Laisa les cieux et nous vint secourir ;
Offrit à mort sa très claire jeunesse.
Notre seigneur tel est, tel le confesse.
En cette foi je veux vivre et mourir.

ROBIN. Tu es un bon fils, Villon.

VILLON. Hélas.

HUTIN. Ce n'est pas facile de rentrer en soi après cette grande prière.

VILLON. Elle est loin d'être achevée.

L'ANGE DE VILLON

LA MUSE. Renvoie-les et achève.

VILLON. Vous permettez, mes amis, que je prenne congé de vous pour achever le poème et le porter à ma mère ?

ROBIN. Sais-tu l'heure qu'il est ?

HUTIN. La cloche de la Sorbonne a sonné depuis longtemps.

ROBIN. Il est temps de souper.

HUTIN. Tu achèveras demain.

ROBIN. Tu ne feras rien de bon si tu travailles le ventre creux.

VILLON. Ce ne serait pas la première fois.

HUTIN. Ta mère est couchée, tu la saisisrais en allant frapper à sa porte. Il y a des ivrognes par les rues.

Viens avec nous. Il est plus que temps de rejoindre Marion.

VILLON (*à la muse*). A demain, muse. A demain.

LA MUSE. A quand, Villon ? Il fallait écouter l'ange. (*la muse disparaît*).

HUTIN. Nous fêterons Marion. Le vin la fait hésiter entre Bernard et toi.

VILLON. La garce ! Nous allons voir si elle ne me donne pas la préférence.

Ecoutez-moi. Ce Bernard est encombrant. Nous allons lui jouer un tour. Emmenons-le souper. Nous provoquerons une dispute. Nous nous arrangerons pour que le guet l'attrape. Je voudrais bien voir la tête de l'évêque Thibaud quand on lui annoncera que son neveu s'est fait mettre au cachot par le guet. Et en même temps nous en ferons voir au guet. Ce sera coup double. La fête sera complète. On en reparlera longtemps. Venez, mes amis, allons rire, nous venger, et marionner.

L'ANGE DE VILLON

Scène X — Les deux soldats.

1^{er} SOLDAT. Tout s'arrange pour le mieux. Ils vont se jeter dans nos filets. Et que cette fois soit la bonne. Il suffit d'un mort.

2^{me} SOLDAT. Tu crois qu'un mort suffit ? Ne serait-il pas plus sûr qu'il y en ait une demi-douzaine ?

1^{er} SOLDAT. Pourquoi une demi-douzaine ? Tu n'as donc pas d'humanité ?

2^{me} SOLDAT. C'est qu'il s'agit de l'honneur de notre corps. Il ne faut plus que Villon puisse encore nous chançonner.

Tu as entendu comme il se moquait du Chevalier du Guet ?

1^{er} SOLDAT. Un mort suffira pour lui arrêter la chanson dans le gosier. Viens ne le perdons pas de vue.

2^{me} SOLDAT. Allons, pour l'honneur du guet !

RIDEAU

ACTE III

Une salle du château de Blois, d'une élégance italianisante

1er tableau — 1ère scène.

Charles, Marie.

CHARLES. J'ai parié avec l'évêque Thibaud que Villon se corrigerait. Et depuis sa libération je ne sais ce qu'il fait, ce qu'il devient...
Madame ?

MARIE. Monseigneur ?

CHARLES. Vous n'avez jamais reçu de messages de Villon ?

MARIE. Pouvez-vous croire que je ne vous l'aurais pas dit ?

CHARLES. Je vous demande pardon. Je suis si déçu de ce silence...

MARIE. Que vous êtes enclin à douter de votre femme plutôt que de ce fantaisiste !

CHARLES. Voyons, Marie !

MARIE. Si vous désiriez tant savoir ce qu'il advenait de votre pari, pourquoi n'invitez-vous pas Villon ? Nous aurions tâché de poursuivre ce que vous avez commencé l'autre fois.

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. L'autre fois, le résultat n'avait pas été fameux. Il est parti, emportant de l'argenterie.

MARIE. Que vous aviez l'intention de lui donner.

CHARLES. Il est très prompt à saisir nos intentions, avant que nous ne nous les soyons formulées. Vous sentez-vous capable cette fois-ici, et plus sûrement que chez l'évêque, de ramener Villon dans le droit chemin ? Jeu dangereux, Madame !

MARIE. Comme votre pari.

Nous nous serions risqués ensemble à ce jeu.

CHARLES. Mais oui, mais oui, je sais.

Eh bien ! Madame, je l'avais invité, cet incorrigible.

Et il n'est pas venu.

MARIE. Il n'est pas venu...

CHARLES. Vous voyez comme c'est agréable pour vous et pour moi.

MARIE. Peut-être une raison grave l'aura-t-elle retenu.

CHARLES. Allons donc ! Il pouvait nous écrire.

Il vagabonde, il compose une ballade au flanc d'un talus en attendant de détrousser des voyageurs ; il vit à son gré.

MARIE. Peut-être faut-il payer ce prix pour que ballade se fasse ?

CHARLES. Mais ce n'est pas nous qui payons le prix. Il ne nous laisse pas ce beau rôle. Il fait payer le prix à des gens qui ne voudraient pas le payer, qui n'en ont pas les moyens, que c'est mon rôle de protéger.

Si Villon ne nous donne pas de nouvelles, c'est qu'il n'a rien de bon à nous apprendre, c'est que j'ai perdu mon pari.

Me voyez-vous obligé, un jour, de le laisser pendre ? J'ai réfléchi, Madame, c'est fatal, un jour ou l'autre, je devrai le laisser pendre.

L'ANGE DE VILLON

Tant pis pour lui ! Il l'aura voulu. Nous avons fait tout ce que nous pouvions. C'est fini. Je ne m'en occupe plus, quoiqu'il advienne !

(Charles va vers la fenêtre qui est ouverte).

Que la campagne est belle !

N'avez-vous jamais eu envie de vivre le long des chemins comme les Bohémiens, Marie ?

MARIE. Je ne crois pas que cette idée me soit venue...

CHARLES. En êtes-vous bien sûre ? Elle m'est venue souvent.

MARIE. Je vais donc me faire à cette idée. Détrousserons-nous les voyageurs ?

CHARLES. Marie ! Nous irons voir nos sujets. — Nous les aiderons. Nous ferions faire une roulotte très confortable.

MARIE. Une roulotte bien ducale.

CHARLES. Et d'autres pour quelques-uns de nos gens. Il n'en faudrait pas beaucoup. Sans quoi, plus de liberté, plus de chansons. Tout au plus une escorte d'une centaine de personnes, qui suivront d'un peu loin.

MARIE. Emmènerons-nous les enfants ?

CHARLES. Bien entendu, quel meilleur moyen de leur faire voir le monde ? Nous irons jusqu'au pays de ma mère, en Italie. N'oubliez pas que nous sommes comtes d'Asti.

MARIE. Je ne doute pas que goûter le vin mousseux d'Asti n'instruise beaucoup nos enfants, mais le lait convient mieux à leur âge, et je vous avoue que la traversée des Alpes m'effraie pour eux.

CHARLES. C'est vrai ! J'avais oublié les Alpes. J'oublie toujours des Alpes. Je ne me corrigerai jamais.

L'ANGE DE VILLON

MARIE. Ce serait dommage.

Mais si vous avez besoin de grand air, faisons un tour de chasse ?

CHARLES. Bah ! La fenêtre est ouverte, Marie, c'est encore le meilleur moyen de prendre l'air.

Scène II — Charles, Marie, garde.

GARDE. Monseigneur, l'évêque d'Orléans demande audience.

CHARLES. Voyez, Madame, si nous étions en roulotte, quelle tranquillité !

MARIE. Messire Thibaud rejoindrait la roulotte, vous le connaissez.

CHARLES. C'est vrai. Si du moins nous avons mis à exécution ce projet de chasse !

MARIE. Vous ne chassez tout de même jamais que la rime.

Faisons dire que nous sommes partis pour la chasse ?

CHARLES. Veuillez m'excuser, Madame. (*Marie se retire*).

Faites entrer.

Scène III — Charles, Thibaud, gardes.

THIBAUD. Je vous présente mes devoirs, monseigneur.

CHARLES. Messire évêque...

THIBAUD. Je vous l'avais bien dit, Monseigneur, le diable l'a

L'ANGE DE VILLON

emporté ; Villon est retombé sous sa griffe. Il s'est fait emprisonner par les gens du roi. Il est au Châtelet. Le parlement de Paris l'a condamné à mort. Il sera pendu.

Je vous l'avais bien dit.

CHARLES. En effet, messire Thibaud. Dois-je croire que vous triomphez ?

THIBAUD. C'est vous qui l'avez dit, Monseigneur.

CHARLES. Faut-il vous féliciter de votre clairvoyance ?

THIBAUD. Je n'en demande pas tant, monseigneur. Vous me faites déjà beaucoup d'honneur en reconnaissant que j'avais raison. Je savais bien que j'avais raison.

CHARLES. Oui, avec le diable.

Je ne suis pas évêque, moi, messire Thibaud ; je ne suis pas aussi sûr d'avoir raison. Mais puisque je n'ai pas vos lumières épiscopales, je me contenterai de juger avec ma faiblesse d'homme...

THIBAUD. Vous êtes prince !

CHARLES. Plus pour longtemps.

THIBAUD. Comment ne le seriez-vous pas toujours ?

CHARLES. Le corps devenant terre, l'âme devant son juge, n'ont plus grande prinerie, ni évêché, je pense. Voilà que je parle comme Villon ! Il ne sera pas pendu, si je peux l'empêcher.

THIBAUD. Il n'est plus en votre pouvoir.

CHARLES. Je verrai quel sera mon pouvoir. J'ai en tous cas le pouvoir de vous juger, vous, pauvre charpente d'orgueil sans chaleur de vie. Votre grandeur est celle d'un catafalque.

THIBAUD. D'un catafalque !

L'ANGE DE VILLON

CHARLES. Oui, catafalque !

THIBAUD. Je ne supporterai pas d'être traité de la sorte !

CHARLES. Votre audience est finie, messire Thibaud.

THIBAUD. Je ne parlerai donc plus. Mais j'agirai, moi. J'userai de tout mon pouvoir pour que justice se fasse. Mes respects, monseigneur.

CHARLES. Gardes, reconduisez l'évêque.

Scène IV — Charles, gardes, puis Marie.

CHARLES (*à un garde*). Toi, cours me chercher mon écritoire. Je l'ai laissée dans le verger ; sous le cognassier. Cours mon ami, cours.

MARIE. Ah mon cher seigneur, l'évêque est sorti furieux. J'ai bien peur que nous ne vous soyez fait du mal. Vous n'auriez pas dû le recevoir. Vous vous êtes mis dans un état terrible.

Ce Thibaud est tout ce qu'il y a de plus contraire à votre santé.

CHARLES. Il est vrai qu'il est malsain, madame, mais je suis un peu duc, et il faut bien que je prenne quelquefois sur moi de faire ce qui m'ennuie. Et cette fois, mon Dieu, il était temps que je l'entende. Il m'a dit que Villon est condamné à être pendu.

Il faut que je remue ciel et terre pour Villon ; que j'écrive à mes amis de Paris, aux gens du parlement, au roi. Le roi ferait beaucoup pour me déplaire, et il aime assez pendre les gens.

Mais il est un Valois. Il ne pendra pas Villon.

(le garde apporte l'écritoire. Charles écrit).

MARIE (*aux gardes*). Faites seller des chevaux, les meilleurs chevaux !

L'ANGE DE VILLON

Vous, prévenez le courrier, qu'il se prépare à brûler les étapes, pour Paris, qu'il passe prendre nos ordres. Vous, veillez à ce qu'il ait de bon vin et du vin qui tienne la route, pour que le courrier ne se laisse pas tenter par les cabarets.

CHARLES. Vous êtes admirable, Marie. Vous êtes efficace. Je ne l'ai jamais été. J'espère l'être cette fois-ci, grâce à vous.

MARIE. Vous êtes bon.

CHARLES. Ce n'est guère une qualité pour plaire aux jolies femmes.

MARIE. Mais bien pour être aimé de sa femme.

CHARLES. Et comme c'est la seule jolie femme à qui je désire plaire.

MARIE. Vous désirez plaire à toutes les femmes, monseigneur ; et elles le savent bien. Je ferme les yeux...

CHARLES. Hélas ! Ouvrez les yeux, Marie, pour me guider.

GARDE (*entrant*). Le courrier, monseigneur.

Scène V — Charles, Marie, courrier.

CHARLES. Mon ami, tu feras diligence. La vie d'un homme dépend de ta rapidité. Sa perte ne troublerait pas l'Etat. Mais elle retentirait dans les siècles, alors que tout sera oublié de ce qui nous importe le plus. Fais ce que tu peux pour arriver à temps !

COURRIER. Il suffit que vous y teniez, monseigneur. Je ferai l'impossible.

CHARLES. Merci.

L'ANGE DE VILLON

Scène VI — Charles, Marie.

MARIE. Il arrivera. Vos gens vous aiment, mon cher seigneur.

CHARLES. J'ai préféré me faire aimer que diriger. C'est un luxe de prince sans emploi.

MARIE. C'est gouverner en poète. C'est ce que l'on attend de vous, ce que j'attends de vous.

CHARLES. Il n'y a plus grand chose à espérer d'un vieil homme.

MARIE. Votre bonté est la meilleure grappe de l'enclos.

CHARLES. La dernière tout au moins.

MARIE. Au moment de l'abondance, elle se confond avec les autres.

Mais comme elle mûrit à l'écart, les vendageurs l'oublient. Et elle rend fraîcheur et espoir au pèlerin attardé.

CHARLES. Vous m'aimez donc, Marie, que vous embellissiez ma poésie jusqu'à la prendre pour la grappe du pauvre, la plus belle ?

Ma part de poésie n'est pas si grande. Mais je l'agrandirai si je sauve notre Villon.

J'ai repensé à cette affaire d'argenterie. Je crois que Villon ne nous l'aurait pas chipée, s'il ne nous avait un peu aimés.

Ne sachant comment se libérer d'une douceur qui n'était pas favorable à son génie, il n'aura trouvé que cela pour rompre les ponts.

MARIE. C'est trop étrange pour ne pas être vrai. Mais, pour le deviner, il faut être presque un frère.

L'ANGE DE VILLON

Scène VII — Charles, Marie, garde, puis Thibaud.

GARDE. Monseigneur, l'évêque Thibaud a reçu en sortant d'ici un message qui l'a fait pâlir et chanceler. Il demande à vous revoir.

CHARLES. Faites entrer. Pâlir et chanceler ? Serait-il tout de même un être humain ?

THIBAUD. Monseigneur, il faut que je vous revoie. Nous nous sommes mal quittés. Faut-il que je m'en excuse ?

CHARLES. Je vous en prie. J'avais moi-même été trop vif.

THIBAUD. Quand vous m'avez traité de catafalque ? — peu importe.

CHARLES. Vous avez changé. Pardonnez-moi...

THIBAUD. Monseigneur, le malheur est sur moi. Je viens d'apprendre... (*à Marie*). Veuillez rester, Madame, je vous supplie d'intercéder, s'il le faut... (*à Charles*) Je viens d'apprendre que mon neveu Bernard a été arrêté à la suite d'un désordre de rue, qu'il est condamné au même titre que ce misérable Villon.

CHARLES. Que me dites-vous là ? Qui aurait pu croire, mon ami ? (*Charles s'assied devant son écritoire.*)

THIBAUD. Vous voyez, Madame, le prince m'en veut, il ne m'écoute plus. Ecoutez-moi, vous, Madame ; n'avez-vous pas rencontré mon neveu ? C'est un jeune homme accompli. Chaque année, il est plus gai, plus charmant. Il n'est pas possible qu'il finisse comme cela. Il n'y a pas meilleur enfant que lui.

MARIE. Nous ferons tout ce que nous pourrons, messire Thibaud. Je suis sûre que tout s'arrangera. Mais quelles angoisses !

Connaissez-vous si peu le prince que vous puissiez croire à sa rancune ? S'il ne vous a pas écouté plus longtemps, c'est qu'il écrit

L'ANGE DE VILLON

déjà au roi pour lui demander la grâce de votre neveu, comme il lui a demandé la grâce de Villon.

CHARLES. Voilà, je commence, hélas, à ne plus devoir beaucoup réfléchir pour rédiger une demande en grâce. Cela devient une habitude.

Votre famille est connue, mon ami. Le roi, lorsqu'il est passé à Meung, et que vous avez libéré Villon, vous a témoigné de l'estime ; il aime l'ordre que vous faites régner. Je suis sûr que Bernard sera sauvé. Mais il faut faire vite.

MARIE. Je vais voir si le courrier que vous avez envoyé pour Villon est déjà parti.

THIBAUD. Inutile, Madame, je vous remercie, j'irai moi-même, je suis homme de cheval, je ne confierai à personne de sauver mon neveu.

CHARLES. Voici ma lettre au roi. Puissiez-vous réussir !

Un mot encore, tout de même, messire Thibaud. Vous sentez bien que ce n'est pas un marché de ma part. Mais je pense pouvoir compter sur vous pour ne pas vous opposer à une mesure de clémence envers Villon ?

THIBAUD. Et si, en ceci encore, Villon était coupable, monseigneur ?

Si c'était lui qui avait entraîné Bernard à sa perte ?

Si c'était pour se venger de moi ? Faudrait-il tout de même fermer les yeux ? Vous ne pouvez me demander cela.

CHARLES. Je vous le demande.

Allez, le temps passe, et la vie, pour ceux que nous voulons sauver.

L'ANGE DE VILLON

Scène VIII — Charles, Marie.

CHARLES. Vous allez à la chapelle, Marie ?

MARIE. Comment le devinez-vous ?

CHARLES. Parce que j'y vais aussi. Vous allez demander la grâce de Villon et de l'autre ? Nous la demanderons ensemble.

(Il lui tend la main, elle s'y appuie pour sortir.)

L'ANGE DE VILLON

IIe Tableau.

Un cachot du Châtelet.

Scène VII — Villon, trois autres prisonniers.

VILLON. Mourir pour mourir, autant être pendu que crever au bord d'un chemin.

1^{er} PRISONNIER. Et qui te dit que j'aurais crevé au bord d'un chemin ? Je ne suis pas si bête ! Je ne me serais pas laissé finir comme ça, imbécile !

3^e PRISONNIER. Il faudra bien, malin, qu'à la fin tu te laisses pendre. N'y pense plus. Jouons.

1^{er} PRISONNIER. Que veux-tu que je joue ? Qui sera pendu le premier.

2^e PRISONNIER. Encore ! Tu n'es pas un fameux compagnon, Tu auras été pendu cent fois, d'y songer tout le temps avant l'heure.

Et toi, l'homme du bord des chemins, tu te grattes aussi avant le pou ?

VILLON. Je ne peux pas m'empêcher de penser avec rancune à la vieille sorcière qui a filé le chanvre pour tresser cette corde. Dire qu'elle avait peut-être été jolie, qu'elle avait eu bouche fraîche, et corps rebondi. Et maintenant, c'est de rage d'avoir tout ça de rentré qu'elle file la mauvaise corde.

3^e PRISONNIER. Tu es encore plus fou que l'autre, non ?

VILLON. Tâche de voir la différence entre son abrutissement et ma folie.

L'ANGE DE VILLON

1^{er} PRISONNIER. Est-ce que je suis fait pour mourir maintenant, moi ?

Regarde ces bras, ce coffre. Toute cette force-là, c'est pour être dégonflé par le bec des corbeaux du gibet ?

Non, non ce n'est pas Dieu possible ! J'ai toujours été le plus costaud de la bande. Et il va falloir me laisser prendre au collet comme un lapin ? Et tous ces gens vont me regarder gigoter au bout d'un fil, eux qui avaient si peur de moi ! Ce n'est pas juste. J'étais fait pour taper sur les autres, pour pendre les autres...

2^e PRISONNIER. Et tu ne t'en es pas fait faute, animal. Chacun son tour.

1^{er} PRISONNIER. Ce n'est pas juste, je te dis, que tous ces frou-sards aient le bon bout, maintenant. Si ce n'est pas honteux...

VILLON. Mais non, ce n'est pas honteux. Un des meilleurs princes de Rome disait qu'étant empereur il voulait mourir debout. Nous mourrons comme des empereurs, debout, et plus haut que le sommet de la colline, plus haut que le guetteur de cette tour.

1^{er} PRISONNIER. Tu te fous de moi ? Tu veux que je te casse la gueule ? Si on était bons copains, au moins...

VILLON. C'est vrai, il n'y a que ça qui réconforte, d'être bons camarades. Quand on viendra nous chercher, quand nous arriverons là, nous nous regarderons et nous saurons que nous avons trois copains, peut-être d'autres qui nous auront rejoints dans la déveine, et que ça nous fera encore plaisir qu'ils aient du cran.

3^e PRISONNIER. Tu as bien parlé.

1^{er} PRISONNIER. Si tu as besoin un jour qu'on fasse un coup dur pour toi, pour te venger, je n'oublierai pas... Ah Sacrénom, c'est maintenant que j'oublie que ça ne peut plus arriver, que rien ne peut plus arriver. Ah !

L'ANGE DE VILLON

VILLON. Non, non, ne te débats pas ainsi. On sent plus durement sa misère.

1^{er} PRISONNIER. Il faut que je m'use, vois-tu ! J'avais encore tant de pouvoir, j'avais tant à faire.

VILLON. Moi aussi, va.

1^{er} PRISONNIER. Oui ? Mais tu n'aurais pas fait grand chose, tu es trop gringalet, tandis que moi... Non, non, non, ce n'est pas possible.

VILLON. Allons, allons.

1^{er} PRISONNIER. Tu es un bon type. Dis-moi ton nom.

VILLON. Mon nom ne te dira rien. Je n'ai rien fait de sensationnel dans notre genre. On m'appelle François Villon.

3^e PRISONNIER. Es-tu parent de celui qui écrit des ballades ?

VILLON. Tu en as entendu ? C'est moi.

2^e PRISONNIER. C'est toi ? Ça ne m'étonne plus que je t'aie trouvé toqué.

1^{er} PRISONNIER. C'est toi ? Ce sera de l'honneur pour nous d'être avec toi...

VILLON. Mais voyons, vous plaisantez ?

3^e PRISONNIER. Oh ! non, alors ! Tu es François Villon !

VILLON. Connaîtriez-vous mes vers ?

3^e PRISONNIER. Qui ne les connaît pas ?

VILLON. Vraiment, je ne savais pas. Mon Dieu, est-ce maintenant, est-ce ici que je devais toucher ma gloire ? Belle gloire, bon sang ! Ah c'est la gloire, la gloire.

L'ANGE DE VILLON

1^{er} PRISONNIER. Pour ça, oui, on peut dire que tu es célèbre.

2^e PRISONNIER. La belle avance, déjà sous le gibet, que tout le monde te lise et admire tes vers !

VILLON. Oh si, c'est une joie tout de même. Merci, mes amis.

Scène VIII — Les mêmes, Etienne Garnier, gardiens.

GARNIER (*aux trois prisonniers*). Venez, vous trois, il est temps. Vous allez être conduits dans le cachot des condamnés. On vous y donnera de bonne viande et de bon vin. Il y a longtemps que vous n'aurez eu si bonnes choses.

2^e PRISONNIER. Et il faudra longtemps avant que nous n'en ayons encore.

GARNIER. A moins que vous n'alliez en paradis ?

1^{er} PRISONNIER. Ne nous sépare pas de lui.

GARNIER. Villon doit encore rester ici parce qu'il a interjeté appel. Il faut qu'il attende ici la décision du parlement.

2^e PRISONNIER. Ah tu as fait le malin ! Et tu crois que tu y auras gagné quelque chose ? On t'aggravera ta peine.

1^{er} PRISONNIER. Et tu disais que tu étais avec nous !

3^e PRISONNIER. Tu es un faux frère !

VILLON. Mais non ! Comprenez-moi ! Pourquoi vous aurais-je parlé de mon appel ? Vous auriez dit que je prenais de grands airs. Et vous auriez fait comme moi, si vous aviez eu le moindre espoir.

L'ANGE DE VILLON

2° PRISONNIER. Et toi, tu en as, de l'espoir ? Tu me fais rire.

1^{er} PRISONNIER. De l'espoir ! Est-ce que nous avons de l'espoir, nous ? Pourquoi en aurais-tu ? Tu y auras perdu le vin qu'on va nous donner, voilà tout. Et dire qu'on te croyait bon copain !

2° PRISONNIER. Au lieu de te pendre, on te brûlera vif.

3° PRISONNIER. Prie pour moi, Villon.

1^{er} PRISONNIER. On te brûlera, oui ! Voilà ce que tu auras obtenu. Voilà ce que je te souhaite.

GARNIER. Allez, vous trois, allez boire et manger.

Scène IX — Villon, Garnier.

GARNIER. Et vous, maître Villon, je ne sais si vous avez été sage en recourant à l'appel, mais rassurez-vous, il n'y a guère de chance qu'on aggrave la peine.

VILLON. Je sais, je sais. Mais je croyais avoir avec ces hommes une sorte de lien... Il s'est dénoué, voilà tout. Dans ma position, je devrais me réjouir qu'un lien se détache.

GARNIER. Vous avez assez vu les hommes pour les connaître. Pourquoi vous attacher à ceux-là ? On ne s'appuie pas sur du bois pourri.

VILLON. Sur quoi voulez-vous que je m'appuie ? Il faut croire que j'ai besoin de m'attacher. Il y aura la corde... Mon cou saura ce que mon cul me pèse...

GARNIER. Je vous souhaite de rester dans ces joyeuses dispositions.

L'ANGE DE VILLON

J'ai une visite à vous annoncer. L'évêque d'Orléans et son neveu.

VILLON. Si vous disiez que je n'y suis pas ? Vrai, je suis content de savoir que ce jeune Bernard s'en est tiré. Je craignais de l'avoir mené plus loin que je l'avais voulu. Mais subir l'évêque ! Voilà l'aggravation de peine que l'on m'a souhaitée !

Scène X — Villon, Garnier, Thibaud, Bernard.

THIBAUD. J'ai voulu oublier tes insolences, Villon. J'ai cru de mon devoir de t'apporter les consolations que je peux te donner. Pourtant tu as mis le comble à tes outrages envers moi en mêlant mon neveu à tes orgies, à tes rébellions.

BERNARD. Je m'y suis mêlé de mon plein gré, mon oncle. J'ai eu tort, ce n'est pas la faute de Villon.

THIBAUD. Villon, tu as fait fi de mes conseils, tu as été ingrat envers moi comme envers le duc d'Orléans, tu as perdu des âmes en perdant la tienne, tu as...

VILLON. Je vous remercie de vos consolations, seigneur évêque. Il y en a une autre que vous pourrez peut-être me donner. Vous avez tiré votre neveu de ce mauvais pas ; m'en tirerez-vous aussi ?

THIBAUD. Mon devoir est de ne pas m'opposer à une mesure de clémence. Je ne m'y opposerais pas, s'il y en avait une à envisager en ta faveur. Tu as de la chance que je sache faire prédominer mon devoir sur mon ressentiment. Mais mon devoir s'arrête là.

VILLON. Mon devoir de vous écouter s'arrête également ici, monseigneur.

Maître Garnier, veuillez reconduire l'évêque.

THIBAUD. Misérable, tu perds le sens !

L'ANGE DE VILLON

VILLON. On le perdrait à moins.

THIBAUD. En ce moment solennel...

VILLON. Tous vos moments sont solennels, monseigneur.

THIBAUD. Tu le reconnais enfin ! Villon ; je veux voir là une chance pour le salut de ton âme. Et je veux te laisser sur cette impression inattendue et bien faible d'une dernière espérance.

(Thibaud sort).

BERNARD. Villon, je voudrais vous être bon à quelque chose, mais, dans la situation où je suis, que puis-je faire ?

VILLON. Rien, ce serait t'exposer.

BERNARD. Villon, vous m'en voulez à cause de Marion ?

VILLON. Allons donc !

BERNARD. Vous serait-il de quelque réconfort que... enfin... voulez-vous que je m'engage à ne plus revoir Marion ?

VILLON. Au contraire, Bernard, ça la consolera.

BERNARD. Vous croyez ? Alors j'y vais.

Je saurai bien semer mon oncle.

VILLON. Il t'a sauvé, pourtant.

BERNARD. Il ne manquerait plus que ça. Pour lui, c'était facile.

Oh ! Pardon, j'oubliais qu'il vous en faudrait un pareil.

VILLON. Un pareil ! Tu as ton oncle, j'ai mon gibet ; la partie est égale. *(Ils éclatent de rire.)*

BERNARD. Ce n'est pas comme ça que je devais vous quitter. Je voudrais...

VILLON. Au contraire, c'est comme ça... Ouste !

(Bernard sort en riant encore.)

L'ANGE DE VILLON

GARNIER. Vous n'êtes pas un condamné comme les autres.

VILLON. C'est là le seul ennui. Il eût peut-être valu la peine de m'exploiter un peu plus. Je suis généreux. Je ne m'y serais pas refusé. Mais le monde est discret. Il n'insiste pas pour profiter plus longtemps de moi.

Il me reste l'ange.

GARNIER. L'ange ? A vous ?

Peut-être...

Scène XI — Villon, puis l'ange, puis maître Guillaume, puis la muse.

VILLON. Il est temps...

L'ANGE. En effet, il est temps, François ; il est temps de vivre une vraie vie.

VILLON. Tu te moques de moi ?

L'ANGE. Tu peux encore choisir ta vie. Tu as toujours vécu hors de ton choix.

VILLON. Ou du tien ?

Je n'ai pas eu à choisir. J'étais marqué. C'est la faute de Saturne, quand il me fit mon sort.

L'ANGE. Le sage a toute puissance sur les planètes.

VILLON. Il faut croire que je ne suis pas un sage.

L'ANGE. Tu peux le devenir.

VILLON. A toi de m'inspirer.

L'ANGE DE VILLON

L'ANGE. Mais à toi de vouloir.

(L'ange s'écarte en voyant entrer maître Guillaume.)

MAITRE GUILLAUME. Mon pauvre enfant...

VILLON. Mon plus que père.

N'avez-vous rien appris de mon appel ?

MAITRE GUILLAUME. Tu es courageux, François...

VILLON. Je ne sais pas si je le suis, mais il faut bien le devenir, à ce que je vois.

MAITRE GUILLAUME. L'un des juges est chanoine de Saint-Benoît, comme moi. Il n'est pas mal disposé. Mais il ne m'a laissé aucun espoir en ses collègues.

VILLON. Et de tous vos amis, pas un ne voudrait intervenir ?

MAITRE GUILLAUME. Toutes les portes se sont fermées.

VILLON. Vous n'avez pas osé parler assez haut. Je connais vos manières de cloître.

MAITRE GUILLAUME. Il s'agissait de toi.

VILLON. Enfin vous n'avez pas vécu toute votre vie à Paris sans connaître des gens influents.

MAITRE GUILLAUME. Beaucoup de ceux que j'ai connus sont morts ; et le nouveau roi n'a pas laissé beaucoup des autres en place.

VILLON. Celui qui peut me sauver existe, j'en suis sûr. Et ne pouvoir le trouver ! Ah ! Cherchez, mon père.

MAITRE GUILLAUME. Crois-tu que j'aie attendu ce moment pour chercher ? J'avais tant espéré.

VILLON. Vous n'avez pas assez espéré ni persévéré.

MAITRE GUILLAUME. Tu n'aurais pas cherché si longtemps pour moi.

L'ANGE DE VILLON

VILLON. Oh ! mais vous ne vous seriez pas mis dans ce pétrin. Vous êtes bien trop frileux et effarouché. C'est ce qui me perd.

MAITRE GUILLAUME. Ce qui te perd, malheureux, c'est d'avoir toujours abusé de ma bonté, d'avoir découragé, l'un après l'autre, tous les amis que j'avais. Tu as cet art de te faire des ennemis des hommes les mieux intentionnés. Tu t'y amusais, je crois. Jouer avec le feu te distrairait de tes remords. Tu vois ce qu'il t'en coûte, hélas.

VILLON. Que ne m'avez-vous parlé ainsi quand il était encore temps ?

MAITRE GUILLAUME. Que ne m'as-tu écouté quand je t'avertissais ?

François, François, tu n'as peut-être pas tort de me faire des reproches ; je t'ai gâté. Mais en toutes justice, des reproches, tu en mérites tellement plus que moi ! C'est devant Dieu maintenant que nous parlons ; au seuil d'un tribunal sans appel.

VILLON. Comme le parlement de Paris.

MAITRE GUILLAUME. Je ne te répondrai plus. Nous ne pouvons plus nous entendre qu'en Dieu. C'est à lui seul que je parle. Je veux lui parler de toi. Ecoute, j'ai obtenu cette triste faveur d'être ton aumônier, de te mener là où il faudra tout de même nous séparer.

VILLON. Vous avez obtenu, demandé, de m'accompagner jusqu'au gibet ? Vous, qui avez horreur des corbeaux et de leurs pratiques ? Vous qui aimez tant ne voir la vie qu'entre les colonnes d'un cloître, ou à travers le reflet de votre feu sur les losanges du vitrail !

Mon père, pardonnez-moi ma dureté. J'aimais la vie. On y prend goût quand elle vous malmène. Il y a un plaisir à cette lutte.

Vous avez raison. Il ne reste qu'à prier, à beaucoup prier. Il n'y a pas trop de gens qui prieront pour moi. Vous serez le seul ici.

A Angers, ils prieront. Savent-ils ?

L'ANGE DE VILLON

MAITRE GUILLAUME. A cette heure, je le crois.

VILLON. A Orléans ou à Blois, ils seront deux aussi ; quelques-uns peut-être. C'est tout. C'est tout. Et j'aimais toute la terre.

Priez, mon père. Je demande des prières au reste des vivants.

LA MUSE. Regarde le théâtre dans l'ombre. Les vivants t'écoutent.

L'ANGE. Demande-leur de prier pour toi et pour ceux qui mourront avec toi. Eux ne le demanderont pas ; ils n'obtiendraient rien. Tu l'obtiendrais pour eux.

VILLON. Que pourrais-je obtenir ? Nous sommes tous passés : la râpe, l'étau, qui se resserre au cou, puis ce vide, ce vide peuplé d'ailes noires.

Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car si pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tôt de vous merci.
Vous nous voyez ci attachés cinq, six.
Quant à la chair que trop avons nourrie,
Elle est déjà dévorée et pourrie ;
Et nous, « les os », devenons cendre et poudre.

L'ANGE. Calme-toi, François. Ce ne sera plus toi, ces pauvres os.

VILLON. Comment voulez-vous que ce ne soit plus moi, ces os que je sens là, prêts à me crever la peau.

De notre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

LA MUSE. Ton appel se propage dans le cercle des vivants. C'est une douleur pour eux, et une bénédiction.

VILLON. Je remonte à l'amour. Mais eux, y aspirent-ils ? Notre charogne les dégoûte, voilà tout.

Ah ! Il faudra bien qu'ils sachent qu'ils sont des hommes. Je les

L'ANGE DE VILLON

secoueraï jusqu'à ce que le cœur leur batte les côtes, comme un bat-tant de bourdon.

Frères, oui, frères en origine et en éternité, frères en souffrance, dans ce présent que personne ne retient, et qui vous importe peut-être autant qu'à moi ; descendez en vous, frères, vous ne serez vous-mêmes qu'au profond de votre âme. Ce n'est qu'à l'obscur de votre âme que vous retrouverez le ciel et l'empreinte de Dieu. Voyez, voyez :

La pluie nous a débués et lavés
Et le soleil desséchés et noircis ;
Pies, corbeaux nous ont les yeux crevés
Et arraché la barbe et les sourcils.

Ne riez pas de nous. C'est de vous que vous ririez. Ou rions ensemble d'avoir dépassé la mort. La même bourrasque nous enveloppe tous :

Jamais nul temps nous ne sommes assis.
Puis çà, puis là, comme le vent varie
A son plaisir sans cesser nous charrie,
Plus becquetés d'oiseaux que dés à coudre.

Est-ce nous, est-ce vous, est-ce le monde qui branle ?

Ne soyez donc de notre confrérie !

Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

L'ANGE. Entends-tu les prières prendre leur vol de toutes parts ?
Ce frémissement d'ailes, ce murmure, ce puissant essor, c'est pour toi.

VILLON. Comment serait-ce pour moi ? Il n'y a plus de moi. Il n'y a plus que des ailes. Et non plus de corbeaux.

LA MUSE. Ce sont les ailes de ton chant.

VILLON. Je vous le laisse. Qu'il aille où vont les chants !

Je croyais avoir tout perdu. J'ai tout gagné. On ne possède que ce qui échappe. Les biens dont j'ai joui sont restés hors de moi. Mais ceux que je n'ai pas, que je n'ai plus, et que je n'aurai jamais, je les ai créés. Ils sont devenus ma substance et ma fibre. Ils tiennent à moi

L'ANGE DE VILLON

de toute leur existence. Et ils ne mourront pas de ma mort. Ils ont passé à la poésie.

Pourtant la vie aurait pu être douce.

Vivre toute une vie, et ne pas savoir ce que l'on aime ! Je sais maintenant que, parmi ces bonnes gens qui m'ont accueilli et retenu, autrefois, dans le Poitou, était celle pour qui j'aurais pu vivre.

Qu'elle ne l'apprenne jamais !

L'ANGE. Enfin tu sais aimer.

VILLON. Mais ce que j'éprouve est aussi simple et indivisible que le jour.

L'ANGE. Quand tu n'aurais emporté de la vie que cette simplicité, il valait la peine de vivre.

VILLON. Et de mourir.

Scène XII — Villon, maître Guillaume, l'ange, la muse, Garnier.

GARNIER. Maître Villon !

MAITRE GUILLAUME. Déjà ?

VILLON. C'est bien ; j'irai, porté par le chant.

GARNIER. Vous irez rendre grâces. L'appel est exaucé. Vous ne serez pas pendu, cette fois-ci.

VILLON. Me réserve-t-on pour une autre fournée ?

GARNIER. A vous d'y échapper en devenant sage. Le parlement ne rejette pas votre appel. Il se contente de vous bannir à dix lieues de Paris.

L'ANGE DE VILLON

VILLON. A dix lieues du gibet ! Eh ! bien Garnier, que vous semble de mon appel ? Toute bête garde sa peau.

MAITRE GUILLAUME. Oh ! mon enfant ! Quelle joie ! Et quelle peine ! A dix lieues de Paris ! Hors de Paris, est-ce vivre ?

VILLON. Retrouverai-je cet orage d'harmonie ?

L'ANGE. Tu auras toujours aussi longtemps à ne plus vivre.

VILLON. Je ne changerai plus (*à l'ange et à la muse*) si vous ne changez plus.

Mon cher Garnier, comment suis-je sauvé ? D'où vient le miracle ? Ce vieux parlement chicaneur est-il devenu poète ?

GARNIER. C'est bien la poésie qui vous sauve.

VILLON. La poésie ?

LA MUSE. Les muses sont sœurs.

GARNIER. Le duc d'Orléans a envoyé des messagers ventre à terre. Ils ont crevé trois chevaux.

VILLON. Pauvres bêtes. Je vauX donc bien trois chevaux. C'est excellent de savoir son prix.

MAITRE GUILLAUME. Que feras-tu maintenant ?

VILLON. J'irai à Angers.

MAITRE GUILLAUME. Bien sûr. Mais comment vivras-tu ?

VILLON. Vous êtes inquiet ?

MAITRE GUILLAUME. Sois conscient du danger.

VILLON. Ma mère et mon oncle m'hébergeront bien le temps qu'il me faudra pour écrire une pièce de théâtre, une passion. Je sais ce que c'est, pâtir. Je me sens capable de l'exprimer, je l'écrirai en langage du Poitou, car mes amis de là-bas ne comprennent guère le français.

L'ANGE DE VILLON

Et puis je la jouerai. Je ne peux pas vivre sans drame. Plaise à Dieu que je le porte tout entier sur la scène. La vie recommence. Le combat est à reprendre. Il dépend de la muse et de l'ange que je le mène à bien, s'ils s'accordent.

GARNIER. Allons procéder à la levée d'échou.

Vous tenez tant à ce cachot ?

Vous semblez presque aussi mort que si vous alliez être pendu.

VILLON. Vous savez voir. C'est rassurant, n'est-ce pas, mon père ?

MAITRE GUILLAUME. Ce ne peut être vrai, mon enfant. Tu es jeune...

VILLON. Et fini. Passez devant. Je vous suis. Je voudrais mesurer ma liberté, ma vie, à mon cachot de condamné.

(Maitre Guillaume et Garnier sortent.)

(A l'ange et à la muse). Je vous laisse décider de mon salut. Si vous m'inspirez ensemble le drame auquel je vais donner le reste de ma vie, je sais que je serai sauvé. Si vous vous séparez une fois de plus, je suis perdu. Le jeu touche à sa fin. Votre accord est ma dernière carte, la seule que je n'aurai pas truquée ; et je n'ai aimé que le vrai.

(Le cachot s'illumine, le ciel bleu apparaît au travers).

Scène XIII — L'ange, la muse.

LA MUSE. Il commence à voir clair.

L'ANGE. Moi aussi ; sans vous, je ne l'aurais pas sauvé.

LA MUSE. Sans vous, il n'aurait pas atteint le sommet de sa poésie.

L'ANGE DE VILLON

L'ANGE. Nos chemins se sont confondus. Nous tracerons ensemble à la limite de deux clartés, entre soleil et esprit, la piste que suivra François Villon vers Dieu.

LA MUSE. Nous sommes au seuil d'un mystère qui nous joint.

L'ANGE. Nous sommes deux rayons d'en haut. Remontant à la source, nous allons nous unir.

LA MUSE. Pourquoi suis-je si heureuse ? Nous n'avions pas besoin d'être sauvés.

L'ANGE. Mais nous avons besoin de sauver. Cela revient au même.

RIDEAU.

ACHEVE D'IMPRIMER
SUR
LES PRESSES DES ETABLISSEMENTS FAUT
A AALTER,
LE 25 JUIN MIL NEUF CENT SOIXANTE-DEUX

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées et mises à disposition par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert, ci-après dénommées « copies numériques », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

La mise à disposition par les Bibliothèques de l'ULB de la copie numérique d'œuvres de Pierre Gilbert a fait l'objet d'un accord avec les ayants droit de Pierre Gilbert, notamment concernant les règles d'utilisation précisées ici. Les ayants droit de Pierre Gilbert auront pris le soin de conclure un accord avec les tiers, et spécialement des éditeurs, ayant encore à ce jour des droits sur les œuvres de Pierre Gilbert, afin de permettre la mise en ligne des copies numériques.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent [gratuitement](#) à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires de Pierre Gilbert : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'une ou plusieurs copie(s) numérique(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.